# défense de l'Occident

**Maurice BARDECHE :**

**Problèmes tactiques de l'extrême-droite**

**Le Parlement européen**

●

**Mary MEISSNER :**

**Un voyage en Afrique du Sud et en Rhodésie**

●

**Guillaume DE FERETTE :**

**Maurras et le voyage d'Athènes**

●

**Pierre GRIPARI :**

**Le Vampire de la Place Rouge**

●

**François GERMAIN et José GARCIA :**

**Onésimo Redondo « Caudillo de Castille »**

●

25e Année Numéro 144 : Janvier 1977 F. 7

Dans la nuit du 13 au 14 juillet 1976 un commando lâche-ment anonyme mettait le feu, à Traves (Haute-Saône, France), à la maison de l'ancien Colonel SS Jochen PEIPER. Celui-ci y périt carbonisé. Presse, radio, télévision — fabriquant l'opi-nion — se sont déchaînées sur ce prétendu « criminel de guerre ». Voici enfin...

# La vérité sur l'affaire de Malmédy et sur le Colonel SS Jochen Peiper

## CONTENU SOMMAIRE DE L'OUVRAGE

- Aperçu synoptique sur les événements de décembre 1944.
- H. ROTH : Le Procès de Malmédy.
- J. PEIPER : Déclaration faite à Landsberg le 5 juin 1948.
- KRATSCHMER : Biographie de Jochen Peiper.

## ANNEXES VARIEES

- Chronologie de la procédure.
- Liste des condamnations et commutations de peines.
- Le mensonge perpétué par le Département d'Histoire de l'Armée américaine.
- Les crimes de guerre des Alliés et les crimes de la Résis-tance.
- L'impudence de la propagande soviétique.
- Un monument, près de Malmédy, pour perpétuer le men-songe.
- Déclarations émanant de membres juifs de l'accusation.
- Aperçu sur quelques articles de presse à la mort de Peiper.
- La question des dommages de guerre.

Un livre de 148 pages, 28 photographies :

**175 Frs Belges + 15 Frs de port.**

En vente aux

**EDITIONS DU BAUCENS**
**Rue Hector Denis, 13**
**7490 BRAINE-LE-COMTE (Belgique)**
Tél. : (067) 55.32.02 C. C. P. 000-0772273-56

Règlement par virement au C. C. P. des Editions du Baucens ou par chèque bancaire libellé au même nom.

Catalogue général sur demande.

# BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement
à votre REVUE DEFENSE DE L'OCCIDENT

à partir du N° .....

NOM : .....

PRENOM : .....

ADRESSE : .....

.....

*Signature :*

| | |
|---|---|
| Prix du numéro .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. | 7 F. |
| Abonnements — 1 an (10 numéros) .. .. .. .. | 60 F. |
| Etranger — 1 an (10 numéros) .. .. .. .. .. | 70 F. |
| *Abonnement spécial étudiants, lycéens, travailleurs sans emploi* .. .. .. .. .. .. .. .. | 30 F. |
| Abonnement de soutien .. .. .. .. .. .. .. .. | 100 F. |

Paiement par mandat, chèque bancaire ou virement postal
adressé à « *Défense de l'Occident* »
B. P. 97, 75962 PARIS CEDEX 20
*C. C. P. 65-35-65 PARIS*

# Défense de l'Occident

Revue Mensuelle — Nouvelle Série — 25e Année

JANVIER 1977 — N° 144


## SOMMAIRE


— Maurice BARDECHE : *Problèmes tactiques de l'extrême-droite* . . . . . 3

— XXX : *Trente ans d'aventures de l'extrême-droite* 11

— François DUPRAT : *Une expérience d'activisme : le MSR* . . . . . 20

— M. B. : *Le Parlement européen* . . . . . 26

— Mary MEISSNER : *Un voyage en Afrique du Sud et en Rhodésie* . . . . . 29

— François GERMAIN et José GARCIA : *Onésimo Redondo « caudillo de Castille »* (II) . . . . . 35

— Guillaume DE FERETTE : *Maurras et le voyage d'Athènes* . . . . . 42

— Pierre GRIPARI : *Le Vampire de la Place Rouge* 50

— P. G. : *Michel Tournier et le mythe de la phobie* . . 55

— XXX : *L'Oeuvre de Powys* . . . . . 59

●

— CHRONIQUE DES LIVRES par Buxière d'Aillac et François Lecomte : *Hitler tel qu'il fut (propos de table d'Hitler à son G.Q.G.)* par le Dr Henry Pickler — *Mémoires d'un fasciste* par Lucien Rebatet 64

— LES LIVRES DU MOIS par Jean-Paul Roudeau : *Des Républiques, des justices, des hommes,* de Tixier-Vignancour ; *La mousson de la liberté* de Brigitte Friang ; *Monseigneur Lefebvre : combat pour l'Eglise* de Roland Gaucher ; *La Peste blanche* de Pierre Chaunu et Georges Suffert . . . . . 79

— DOCUMENT : *Un génocide communiste : les Khmers rouges au Cambodge* . . . . . 80



NOUVELLE ADRESSE :

B. P. 97, 75962 Paris - Cedex 20 - C. C. P. 65 35 65 Paris

# Problèmes tactiques de l'extrême-droite

J'écris ce titre tristement : sans me dissimuler qu'il a quelque chose de dérisoire dans notre pays. Mais c'est une question qui se pose ou plutôt que les événements posent, non seulement dans notre pays, mais ailleurs. Et nous ne pouvons pas l'esquiver, car elle touche à notre existence même et à notre avenir politique : et non seulement aux nôtres, mais à l'existence et à l'avenir politiques de tous ceux qui dans des pays différents, ont les mêmes sentiments que nous.

Jusqu'à présent, tous les efforts des divers radicalismes de droite en Europe ont été de reconstruction. Le point de départ en était une hypothèse inexacte : celle d'un inévitable *bonapartisme* fasciste qui entraînerait une résurrection. Nous avions méconnue la puissance des *mass media*, le formidable déferlement du mensonge, lavage de cerveau qui faisait oublier aux hommes ce qu'ils avaient eux-mêmes vu et vécu, nous n'avions aucune idée de la démission collective et du servilisme qu'une apparente unanimité fait naître : dans ce monde nouveau, le fascisme fut appelé monstruosité et tout le monde le crut. Les persécutions, les opérations policières, la disparition de tous ceux qui auraient pu être des guides furent des causes importantes, mais secondes. Et ce fut aussi un malheur qu'Hitler ait commencé avec neuf militants dans l'arrière-salle d'une brasserie : beaucoup de candidats à la puissance s'imaginèrent qu'on pouvait recommencer.

Quant on eût renoncé au rêve bonapartiste, on comprit que la reconstruction serait longue. Elle fut entreprise avec des succès divers selon les pays, les uns ayant des cadres, une légende encore ressentie, des survivants, les autres en

ayant moins et ne pouvant s'appuyer sur un passé défiguré, et les autres n'ayant ni cadres, ni passé. Il n'y eut pas de chat botté pour recueillir cet héritage du marquis de Carabas. Au contraire, les idées devant remplacer les sentiments, le caractère composite des clientèles d'opposition radicale se manifesta partout : on s'aperçut que derrière les faisceaux des licteurs, les toges faisaient une procession bariolée. C'était une grave cause de faiblesse. On crut pouvoir la surmonter. On allait offrir une alternative à la fois nationale et populaire, présenter une géopolitique cohérente et une politique qui en résulterait nécessairement. Ce serait long, il y aurait des difficultés et des déceptions, mais *on avait le temps,* l'impuissance et la dissolution des régimes démocratiques étant évidentes et ne laissant comme successeurs qu'un radicalisme de droite ou un radicalisme communiste.

On vécut quelque temps sur cette seconde illusion. La planisphère l'entretenait. Il y avait encore des îles sur lesquelles flottait un drapeau qui n'était pas tout à fait celui du radicalisme de droite, mais qui en gardait certains dessins, comme une bannière dont une bonne partie des étoiles se détacheraient. Ces étoiles tombèrent une à une comme des lampes qui s'éteignent. Et le temps, au lieu de se conduire comme un allié, ne favorisait que nos adversaires. Les fiefs qu'on avait pu reconstituer s'effritaient. l'invention, la vigueur, l'audace, désertaient. Le radicalisme de l'opposition trouvait des terrains de lutte, mais qui se dérobaient. Le sol lui manquait ensuite sous les pieds. Il ne parvenait pas à donner une image du monde, mais il ne réussissait pas même à donner une image forte et simple de lui-même. Il ne s'ancrait durablement nulle part. Il ne représentait ni une classe sociale, ni des intérêts, ni un projet clair : rien pour mobiliser les imaginations. Mais cela n'avait pas d'importance, puisqu'on *avait le temps* : les nostalgiques se décanteraient, c'était inévitable, et on finirait par sortir des brumes des batailles perdues, on déboucherait sur l'avenir.

*Mais, maintenant, avons-nous le temps* ? Toute décision sur les problèmes tactiques de la droite dépend de la réponse qu'on donne à cette question.

C'est la situation italienne qui a mis cette interrogation en pleine lumière. L'avance électorale du parti communiste lui a conféré un protectorat de fait sur la politique italienne, alors que les forces non-communistes détiennent une majorité de votes dans le pays. Bien entendu, c'est la stupide obstination du parti démocrate-chrétien qui a créé ce protectorat en refusant le jeu normal de la démocratie qui devait amener une alliance des partis non-communistes sans exclusive contre personne. Mais cette obstination crée une situation de fait. Si cette situation se solidifie, les communistes risquent de s'installer assez profondément et assez longuement dans des positions-clés de la vie politique pour pouvoir un jour passer de protectorat politique au pouvoir politique. Il y a donc péril et urgence. Une partie des parlementaires du M. S. I. ont pensé qu'il était nécessaire de parer à ce péril proche en flanquant la démocratie chrétienne d'un parti de droite classique, sans référence au fascisme et sans contenu révolutionnaire, de manière à lui permettre d'échapper au chantage communiste. D'où la récente rupture entre cette partie de l'état-major néo-fasciste qui accepte un ralliement provisoire et ceux qui le refusent pour garder au M. S.I. son véritable caractère.

Les partisans du ralliement ont été exclus. Le Congrès prochain du M.S.I. ratifiera sans aucun doute cette décision. Mais cela ne fait pas disparaître le problème. Quand un bloc noé-fasciste finit par favoriser *objectivement* le communisme, par son existence même, faut-il maintenir une attitude qui risque d'entraîner le contrôle du pays par le parti communiste et à terme la disparition, par des lois de circonstance, de tout parti néo-fasciste ou faut-il préserver intacte une alternative, inopérante pour l'instant, mais qui peut être dans l'avenir le seul recours en présence de la déconfiture de la démocratie ?

On ne peut pas décider cette question aussi facilement qu'on la pose. La dissidence qui se produit aujourd'hui met en lumière le caractère composite du mouvement néo-fasciste en Italie. Les exclusions qui en sont la conséquence amputent le parti d'une certaine « tendance » et lui permettent de donner de lui-même une image plus forte, plus

expressive et peut-être plus populaire. Mais cette eau de jouvence aura-t-elle le temps de faire son effet ? Mussolini, dans les derniers mois de son pouvoir, avait voulu donner une nouvelle jeunesse au parti fasciste en proclamant les principes socialistes de la « république de Salo ». Mais il était trop tard. Les Italiens *ont-ils le temps* de reconstituer un noyau dur de l'opposition radicale capable d'être un contrepoids, en certaines circonstances, à un parti communiste qui a remporté 33 % des suffrages ?

***

Cette même interrogation a également une part décisive dans les positions tactiques que peut prendre l'extrême-droite en France : avec cette différence qu'il s'agit malheureusement chez nous d'un simple exercice *à blanc*, d'une sorte de *kriegspiel* qui sera très rarement transformé en action sur le terrain.

A la vérité, ce qui rend cette discussion purement académique, c'est l'absurde division des groupes qui appartiennent à ce qu'on appelait jadis « l'opposition nationale ». Le résultat le plus visible de cette division est le score variant de 1,50 à 1,80 % dans les dernières épreuves électorales où elle était représentée. Si l'on s'en tient à ce résultat, il est inutile de se demander ce que peuvent faire ou ce que doivent faire les groupes qui réalisent cette performance. En fait, on ne sait pas du tout quel est le pourcentage de nos « concitoyens » qui sont à la fois dégoûtés de la démocratie telle qu'elle fonctionne aujourd'hui et opposés à un régime de « front populaire » à participation communiste. Il y a douze ans, Tixier-Vignancour considéra comme une déception dramatique de n'avoir recueilli que 5,1 % des voix à l'élection présidentielle. Or, la malhonnêteté de la loi électorale avait déjà préparé ses troupes au découragement : beaucoup d'électeurs qui partageaient ses convictions ne lui donnèrent pas leur suffrage parce qu'ils s'étaient habitués à « voter utile ». Ce fut le dernier symptôme d'existence de « l'opposition nationale ». Depuis ce temps, elle n'a pas su renouveler son image et elle n'a pas trouvé non plus un

chef politique accepté par tous qui sache faire comprendre à des milliers de Français qu'elle représente, à leur insu, leurs refus et leurs espoirs.

Il est difficile de stipuler pour un électorat mal recensé et mal connu, mais, en l'état actuel de la carte politique, peu important. Il est faux que les consignes de vote de « l'opposition nationale » puissent avoir un effet sensible sur un scrutin d'ensemble : ces consignes, à supposer qu'elles soient suivies, ne peuvent être décisives qu'en un très petit nombre de situations locales. Il ne faut pas s'étonner que les grandes formations politiques soient plus intéressés par le vote des jeunes électeurs nouveaux venus, ou par celui des indécis sur lesquels nous n'avons actuellement aucune autorité : ce sont ceux-là qui feront pencher la balance.

Malgré cela, il faut raisonner comme si « l'opposition nationale » existait, comme si elle obéissait à un commandement unique, comme si elle pouvait être responsable et décisive : et cette hypothèse n'est pas illusoire, car s'il y avait seulement dix situations locales exceptionnelles dans lesquelles son vote serait décisif, ces dix sièges gagnés ou perdus pourraient avoir, dans un scrutin serré, une importance capitale. Cette vue est optimiste, car les situations locales difficiles sont aussi celles où les candidats déploient le plus d'ingéniosité et font les plus belles promesses : des « consignes de vote » ne sont pas toujours respectées dans ce cas. Mais enfin, raisonnons comme si cette « opposition nationale », qui n'existe pas, existait ou pouvait, grâce à quelque organisme, surmonter ses difficultés et faire preuve, au moment des élections, d'une certaine forme d'unité.

On s'aperçoit alors que nous sommes devant le même péril que les Italiens et que la question que nous devons nous poser est la même : *avons-nous le temps ?*

Le pari sur le développement d'un parti dur, intransigeant, opposé à la fois au capitalisme et au communisme, au protectorat atlantique et au protectorat soviétique, réclamant un pouvoir autoritaire, est assurément la position doctrinale idéale, et en même temps la plus confortable. Une seule objection : c'est ce qui a été fait depuis trente ans

dans la plupart des pays d'Europe, sans autre résultat que de nous confiner dans un ghetto, situation très confortable aussi pour nos adversaires. Ainsi, tout le monde est content : nous de jouer les gros bras, eux de nous rendre inoffensifs. Malgré tout, c'est une voie : ce n'est pas parce que nous sommes attablés avec des tricheurs que nous devons cesser d'être nous-mêmes. Mais il faut dix ans, vingt ans, trente ans pour avoir une chance d'obtenir un résultat que, jusqu'ici, nous n'avons pas obtenu. Sommes-nous sûrs que ces dix, vingt ou trente ans, nous les aurons et que pendant dix, vingt ou trente ans, on nous regardera faire nos petits exercices avec autant d'indifférence que d'ironie ?

Si nous pensons que *nous n'avons pas le temps,* cette abdication politique fait de nous un *corps mort,* un ensemble de Français qu'aucun parti officiel ne satisfait et dont l'opinion, par conséquent, ne peut être prise en considération et n'a pas non plus d'avenir. L'attitude normale d'une pareille minorité, réduite au mutisme politique, ne peut être que l'abstention.

Mais cette abstention même équivaut à un vote dans certains cas exceptionnels où elle favorise un des candidats. Dans ces cas exceptionnels, nous devons d'abord nous demander si des « consignes de vote » seraient suivies. C'est peu probable. Dans un cas limite local où l'abstention équivaut au vote pour un adversaire, beaucoup de militants se décideront au dernier moment pour un homme politique local qu'ils connaissent et dont les opinions leur paraissent conformes aux leurs sur des points essentiels plutôt que de porter la responsabilité d'un changement de politique qui peut devenir un changement de régime et un saut dans l'inconnu. Alors que signifient des « consignes de vote précaires ? » Les donner péremptoirement dans ces conditions, n'est-ce pas pas jouer à la politique au lieu de faire de la politique ?

Que nous invitions nos camarades à ne donner en aucun cas leur voix à ceux qui ont participé à l'imposture de 1945, ou qui propagent le culte intolérant et absolu du Général De Gaulle, c'est une affaire de morale politique sur-

laquelle nous ne devons pas transiger. Quelles que soient les conséquences de cette décision, notre suffrage doit leur être refusé. Mais ces énergumènes du carnaval gaulliste sont de plus en plus rares. En bien des cas, au contraire, nos camarades auront à se décider pour ou contre un homme qui partage un grand nombre de nos idées et qui est obligé de se camoufler sous une étiquette utilitaire. Devons-nous lui refuser notre appui et nous faire, par là, les alliés de la subversion ?

*
* *

En réfléchissant sur ces incertitudes, on s'aperçoit qu'en définitive tout se résume à un pari sur le parti communiste. Inconsciemment, ceux qui pensent que la rigueur doctrinale doit l'emporter, quelles qu'en soient les conséquences, se décident ainsi parce que le péril communiste ne leur paraît ni proche ni certain. Ils font confiance à Mitterrand. Ils se disent que « ce ne sera pas si terrible ». Et, en cela, tout en se déclarant des adversaires irréconciliables de Giscard, ils sont, sans le savoir, des giscardiens. Mais ce pari est-il raisonnable ? Tout est là.

Si l'échéance d'événements décisifs et peut-être dramatiques est proche, nous devons accepter l'idée que l'agonie des démocraties s'accompagnera nécessairement d'une délégation de pouvoir en faveur de ceux qui paraîtront les mieux placés pour assurer notre sécurité et notre indépendance. Evidemment, ce ne sera pas nous. Devons-nous, à cause de cela, être indifférents à notre sécurité et à notre indépendance ?

La faiblesse numérique de « l'opposition nationale » et, par conséquent, la modestie doivent inspirer nos choix tactiques. Toute tactique raisonnable, non passionnelle, doit tenir compte de ce fait fondamental, qui impose deux conclusions non pas contradictoires, mais parallèles. La première est de poursuivre méthodiquement, patiemment, comme si nous avions le temps, l'exposé de nos idées et de nos objectifs, de rassembler des militants, de rechercher quelles attitudes et quels instruments peuvent donner de nous une

image plus claire : rien ne peut remplacer cette action difficile, mais essentielle qui doit être la tâche prioritaire. La seconde est d'avoir une attitude souple et réaliste dans la politique réelle, ne dépassant pas nos moyens, désignant clairement nos ennemis et par conséquent dégageant le profil de ceux qui, dans certaines circonstances, peuvent être perméables à notre infiltration.

Ces deux lignes parallèles sont plus étroitement apparentées qu'on ne le pense. Des incertitudes tactiques ont souvent pour origine une insuffisance doctrinale. La logomachie et les combats de circonstance ne remplacent pas une doctrine ferme. Des instruments nous manquent : en particulier une école de cadres qui est un appareil indispensable. Si les groupes qui font partie aujourd'hui de « l'opposition nationale » doivent devenir un jour clandestins, cette courroie de transmission sera leur seule richesse. Elle sera aussi leur principal moyen d'action. Nous nous retrouverons toujours si nous savons clairement ce que nous voulons.

Prenons donc appui sur les circonstances sans rodomontades ni *a priori*. Le mot d'alliance n'a pas beaucoup de signification pour les faibles, mais les fiers refus n'en ont pas davantage. C'est le mot d'existence qui est important pour ceux qui ne sont rien. Et l'on peut parvenir à l'existence par plusieurs voies. Toutes celles qui nous permettent cette survie sont bonnes. Ne nous enfermons pas dans une seule tactique : mais essayons toutes celles qui peuvent nous servir même si le temps vient à nous manquer.

Maurice BARDECHE.

P. S. — Ces réflexions ne s'appliquent pas bien entendu, aux élections municipales qui n'ont pas de portée nationale et peuvent être, par conséquent, l'occasion d'un avertissement.

# Trente ans d'aventures de l'extrême-droite

*Dans un numéro spécial du* Monde diplomatique (*n°* 274, *janvier* 1977) *consacré à* La Droite en Europe, un article *de Jean-Jacques Mourreau, sous le titre* Un purgatoire pour inciviques *retrace les principaux moments de l'histoire de l'opposition nationale en France depuis trente ans. Ce document, sera un utile aide-mémoire pour nos lecteurs et en même temps une illustration amère de notre article précédent. En le signalant à nos lecteurs, nous croyons opportum d'en citer plusieurs passages en les commentant.*

« L'extrême-droite, *commence l'auteur,* n'est-elle que l'invention des autres ?.... Dans ce pays où la Droite Traditionnelle veut à tout prix se faire passer pour le centre gauche, les seuls à se réclamer ouvertement du radicalisme de droite sont systématiquement écartés (de la droite classique) ».

*« L'extrême-droite » est si peu une invention des autres que l'auteur commence par montrer comment elle est née des injustices de l'épuration.*

Généralement inéligibles, les rescapés de l'épuration ne peuvent reprendre pied dans la nouvelle vie politique. Ils doivent s'organiser sur d'autres bases. En dépit des difficultés d'impression et des restrictions de papier, une presse clandestine se développe dans les catacombes. Certains titres ne durent que le temps de deux ou trois numéros.

« Axée sur la défense des militants anti-nazis de Vichy, la presse d'inspiration maurrassienne est la première à sortir à l'air libre. Paraissent ainsi les *Documents nationaux,* qui donneront naissance à *Aspects de la France* et que dirige déjà Georges Calzant. Suit bientôt la *Croisade,* éditée par le Mouvement socialiste monarchiste (M. S. M.), qui

se réclame à la fois de Maurras et de Valois. Son animateur, Jean Bourquin, obtiendra sept mille voix aux élections municipales de 1945.

« Quelques mois plus tard, René Malliavin, qui va jouer un rôle important dans la presse d'« opposition nationale », lance un bulletin confidentiel, *Questions actuelles*, l'ancêtre de la revue les *Ecrits de Paris*. Imprimés, les Documents nationaux passent de trois mille à quinze mille exemplaires. Dans le même temps, *l'Epoque*, fondée en 1937 par Henri Kérillis, antigaulliste et résistant de la première heure, reparaît avec Raymond Cartier pour rédacteur en chef.

« En novembre, alors que de Gaulle est élu chef du gourvernement, *Paroles françaises*, le premier grand journal de droite de l'après-guerre, voit le jour. Dès sa parution, cet hebdomadaire, qui va tirer jusqu'à cent mille exemplaires, fait campagne contre l'épuration et pour l'amnistie. Sur un ton violemment anti-communiste, il dénonce « les crimes du résistancialisme ».

« Son directeur-fondateur, André Mutter, est un ancien Croix-de-feu et du parti social français (P.S.F.) du colonel La Rocque. Résistant, il a appartenu au Conseil national de la Résistance (C.N.R.). Député indépendant de l'Aube de 1946 à 1958, il sera plusieurs fois ministre de la IVe République et détiendra le portefeuille de l'Algérie dans l'ultime gouvernement de Pierre Pflimlin.

*Cet excellent résumé rappelera (ou apprendra à ceux qui ne les ont pas connus) les commencements de la réaction contre la mythologie de la résistance. Il n'est pas indifférent que le collaborateur du* Monde *nous ait rappelé qu'André Mutter, membre du Conseil national de la Résistance, ait été au premier rang de ceux qui prirent alors la défense des Français persécutés. Ce rappel a l'avantage de nous inviter à nous défier des généralisations hâtives. Regrettons seulement que ce palmarès ne mentionne pas le nom de Christian Wolff, industriel alsacien, qui vient de disparaître il y a quelques jours à quatre-vingt-quatre ans et qui joua un rôle important dans la presse de l'opposition.*

« Soutenu par René Coty, Joseph Laniel, Michel Clemenceau et Frédéric-Dupont, André Mutter lance le parti républicain de la liberté (P.R.L.) en décembre 1945. Groupant à la fois d'anciens vichystes et des résistants de droite, ce mouvement occupa la scène jusqu'à la création du Rassemblement du peuple français (R.P.F.). Il fera campagne contre le premier projet de Constitution et obtiendra trente-cinq sièges de député aux législatives de 1946. Candidat du P.R.L. à la présidence de la République en janvier 1947, Michel Clemenceau, le neveu du « Tigre », recueillera soixante voix sur huit cent quatre-vingt-trois.

« Quelques mois plus tôt, d'anciens membres du P.S.F. ont créé le parti républicain et social de la réconciliation française. L'objectif est voisin : « Le relèvement de la France ne sera obtenu que dans la réconciliation préalable de nos concitoyens », déclarent ses dirigeants, au nombre desquels figurent André Potier, André Voisin et l'ancien député Ybarnegaray.

« Comme ceux du P. R. L., les élus et les cadres de Réconciliation française rejoindront plus tard le Centre national des indépendants (C. N. I.). Ces tentatives pour une nouvelle droite feront donc long feu. Elles n'auront été qu'un passage et, pour certains, un tremplin. Le processus se reproduira souvent par la suite.

« En 1950, Jacques Isorni rééditera la manœuvre en lançant l'Union des nationaux indépendants et républicains (UNIR). Appuyées par deux associations maréchalistes, ses listes obtiendront deux cent quatre-vingt mille voix et remporteront plusieurs sièges au Palais-Bourbon. »

*Une précision manque à ce calendrier. Elle vaut la peine d'être notée, car elle explique une grande partie des fautes que les essais de regroupement ont répétés avec une singulière obstination pendant trente ans. Ces tentatives pour constituer ce que J.-J. Mourreau appelle très bien « le parti de la réconciliation » étaient essentiellement des tentatives pour « dédouaner » ceux qui avaient participé au gouvernement de Vichy ou qui l'avaient appuyé : ces hommes, injustement exclus, se présentaient comme des « résistants incompris », ils avaient détesté et condamné dans leur cœur*

*la politique de collaboration, ils avaient trompé les Allemands et facilité de toutes leurs forces, la victoire des Alliés. Cette attitude politique jetait allègrement par dessus bord les « collaborateurs » qui avaient cru à l'Europe et à la réconciliation franco-allemande, germe grave de division politique, et en même temps sacrifiait à l'opportunisme tout principe politique et moral, germe encore plus grave d'impuissance et de stérilité. On ne fera véritablement l'histoire de cette pèriode de l'opposition qu'en tenant compte des efforts méritoires qui furent faits alors de la part de ceux qui détenaient quelques moyens d'expression pour éliminer les hommes qui avaient du courage et les idées qui avaient de l'avenir.*

*Etudiant ensuite les fortins où commençait à s'organiset une résistance idéologique,* Défense de l'Occident, *la Restauration nationale, la Cité catholique de Jean Ousset, mentionnant au passage l'affaire du « plan bleu », l'auteur passe à la seconde aventure politique des ces années, le R. P. F.*

« L'événement le plus spectaculaire de ces années reste cependant le lancement, par de Gaulle, du Rassemblement du peuple français (R.P.F.). Auteur du chef charismatique qui appelle à l'union nationale et à la croisade contre le communisme, hommes de droite et de gauche se retrouvent pour un temps dans un élan surprenant, que certains qualifieront dès lors de néo-fasciste.

« A l'ombre de la croix de Lorraine, Gilbert Renaud et Guillain de Bénouville, ancien camelot du roi, retrouvent ainsi André Malraux, l'ancien des Brigades d'Espagne, et Jacques Soustelle, autrefois engagé dans la lutte anti-fasciste. Rassemblant cinq cent mille membres et recueillant six millions de voix aux élections municipales, le R.P.F. regroupe une clientèle pour le moins hétéroclite où petits bourgeois anticommunistes, maréchalistes reconvertis, maurrassiens dissidents et exaltés de l'anti-parlementarisme et du nationalisme intransigeant affluent. Et si, dans la revue *Liberté de l'esprit,* Jules Monnerot, Raymond Aron et Jacques Soustelle s'en tiennent à un libéralisme de droite, le R.P.F. semble retrouver l'esprit des foules, le chemin des ligues et des faisceaux.

« Ce style et la promesse d'un destin de grandeur séduiront aussi bien le hussard Nimier, les baroudeurs de la Résistance comme Figueras que les jeunes Jean-Jacques Susini et Jacques Dominati. Déjà, Jean-Baptiste Biaggi, Jean Dides et Léon Délbecque, que nous retrouverons plus tard mêlés à l'activisme du 13 mai 1958, sont présents. »

*Un seul commentaire sur ce paragraphe : c'est le vide idéologique soigneusement préparé par les équipes précédentes qui a permis ce que l'auteur nomme « l'équivoque du R.P.F. ». Les groupes les plus conscients qui avaient, eux, sinon une idéologie, au moins des éléments de réflexion politique, ne participèrent jamais à cet amalgame et même s'y opposèrent fermement par de multiples mises en garde.*

*J.-J. Mourreau poursuit ainsi le calendrier de ces aventures qui sont celles d'une reconstitution de la droite traditionnelle à laquelle le « radicalisme de droite » restait étranger :*

« Opération Pinay et lancement du C.N.I, qui absorbe une partie des notables, coalition avec les communistes contre le projet de Communauté européenne de défense (C.E.D.), autant d'éléments qui hâtent la dilution de ce cocktail étrange.

« De Gaulle se retire sous sa tente. Les débris du R.P.F. deviennent les Républicains sociaux. Ils s'orienteront à gauche et soutiendront bientôt Mendès France.

« Farouchement nationaliste, la droit gaulliste, plus ou moins bonapartiste, refuse ces ralliements. Telle sera l'attitude des anciens du service d'ordre du R.P.F. Avec le bouillant Biaggi, ils vont se lancer dans l'agitation qui ponctue la chute de la IVe République. En lutte contre le « système », ils se retrouvent aux côtés de ceux que l'on nommera bientôt les « ultras ».

*L'effritement de l'empire, la perte de l'Indochine, puis la guerre l'Algérie, ouvrirent une ère nouvelle. Pendant cette nouvelle période, les circonstances déterminèrent les regroupements. C'était un nouvel opportunisme, plus noble que le précédent, mais qui avait, lui aussi, l'inconvénient de sacri-*

*fier les principes à l'urgence. Ce fut une période* d'activisme *constate J.-J. Mourreau. L'activisme n'est pas toujours la meilleure façon d'acquérir une image de marque durable.*

« Guerre froide, conflits coloniaux, contradictions et faiblesses du régime vont cependant fournir (à l'extrême-droite) des thèmes de mobilisation et déterminer l'apparente unité de ses différents courants. Conséquences de cette situation : le renforcement de la notion d'opposition nationale et le développement de l'activisme.

« Fondé en 1949 par Pierre Sidos, Albert Heuclin et Jean-Louis Tixier-Vignancour, le mouvement Jeune Nation (J.N.) en sera le fer de lance. Grossi par des anciens l'Indochine, animé d'un nationalisme ennemi de toute compromission, il se manifeste brutalement au cours de l'année 1954, que marque la fin du drame indochinois avec le siège et la chute de Dien-Bien-Phu. Ses militants, qui arborent la croix celtique, giflent publiquement Joseph Laniel, président du conseil, et René Pleven, ministre de la défense. Quelques semaines plus tard, ils attaquent une camionette de livraison de *l'Humanité*...

Dans le même temps, le mouvement Poujade est entré spectaculairement dans l'actualité en lançant sa guerre au fisc. Rompant avec les communistes, il va se renforcer de cadres issus de l'opposition nationale. En 1955, la dissolution de l'Assemblée lui fournit l'occasion d'emprunter la voie parlementaire et de promettre le « ménage de la Chambre ».

« Pierre Poujade fera, en effet, campagne sur le slogan « sortez les sortants ». Alors que les observateurs ne lui donnent que cinq ou six élus, sa « bombe » explose le 3 janvier 1956 au matin : cinquante et un élus, parmi lesquels Jean-Marie Le Pen, Jean Dides, Jean-Maurice Demarquet et Jean Berthommier.

« La situation algérienne va brasser et cristalliser toutes ces énergies éparses. On mobilise contre les « bradeurs », la politique d'abandon et le système. Le 6 février 1956, à Alger, une manifestation est organisée contre la venue de Guy Mollet et la nomination du général Catroux. Le même jour, l'activiste et gaulliste Biaggi, qui devient bientôt l'en-

nemi numéro un du régime, constitue le premier Comité de salut public. L'idée fera son chemin. »

⁂

« L'activisme devient roi, et l'on parle de plus en plus ouvertement de complots. Unies sur le slogan d'« Algérie française », les forces de l'opposition nationale demeurent divisées quant aux objectifs à réaliser, et finalement trop faibles pour maîtriser l'agitation qu'elles entretiennent... L'engrenage des complots est déjà en marche. Son dénouement s'achève le 1er juin 1958 par le retour au pouvoir de Charles de Gaulle. En dépit de leurs réticences, les « ultras » ne pourront que s'incliner. »

⁂

« Loin de calmer l'activisme, le retour aux affaires de l'homme de Colombey et la tournure que prend sa politique algérienne vont l'amplifier et le placer sous le signe de l'anti-gaullisme le plus violent. Mais celui-ci restera le seul élément de cohésion.

« Misant sur un hypothétique sursaut national ou fondant ses espoirs sur la révolte des militaires, les mouvements de l'opposition nationale vont aller d'échec en échec. Tout en se gonflant au fil des années de gaullistes déçus par leur chef, comme Jacques Soustelle, ils vont passer lentement de l'activisme à la lutte clandestine.

« Tournant décisif : l'affaire des barricades, en janvier 1960. Les hésitations des colonels conduisent les chefs activistes en prison ou en exil. Face à un régime qui n'est plus celui de la faiblesse, le soutien de la droite politique s'effiloche. L'action ne peut plus se dérouler au grand jour. La naissance de l'O.A.S. (Organisation armée secrète) va procéder de ce constat.

« Le putsch des généraux du 22 avril 1961 fait renaître des espoirs. Mais il échoue. Entre les tenant de l'Algérie française et l'opinion, le fossé se creuse. Les plastiquages ne

feront que l'accentuer. Il ne reste plus qu'une solution : l'élimination physique du chef d'Etat. Elle sera vainement tentée à plusieurs reprises.

« Les accords d'Evian interviennent le 18 mars 1962. »

*Les lendemains de l'affaire d'Algérie ont déterminé pendant plusieurs années les choix politiques de l'extrême-droite. La plaie mit très longtemps à se fermer. On croyait la page tournée...*

«... Pour les tenants de l'Algérie française, elle ne l'est pas encore. Au poids de la défaite s'ajoute celui des fusillés et des emprisonnés. L'antigaullisme est devenu une haine. Il va maintenir la mobilisation. La candidature de Tixier-Vignancour à l'élection présidentielle de 1965 résultera de ce climat.

« Sur le nom du défenseur de Salan se refait l'unité de l'opposition nationale. Une campagne vigoureuse attire des foules nombreuses et grise le candidat. Un slogan en résume l'esprit : « Le gaullisme : cinq ans de malheur ».

« Les auditeurs de Tixier préféreront cependant voter pour Lecanuet. La faiblesse du score, 5,1 % des voix, installera la discorde. L'unité s'effondre. Nombreux sont ceux qui reviennent à leurs familles politiques d'origine. Les clivages nés de l'affaire algérienne s'estompent. L'extrême droite de l'Algérie s'est dispersée. Ne restent que les irréductibles. Ils s'enfoncent dans la violence ou de nouveaux ghettos.

« Mai 1968 va accentuer le processus et redistribuer les cartes. Le 30 mai, une partie de l'extrême droite défile aux Champs-Elysées et mêle ses croix celtiques aux croix de Lorraine d'une majorité soulagée. Certains militants rejoignent les C.D.R. (Comités de défense de la République) pour donner naissance à une droite du maintien de l'ordre.

« Le 28 avril 1969, le général de Gaulle quitte la scène politique. Son départ permet des ralliements. L'Alliance républicaine pour les libertés et le progrès (A.R.L.P.) de Tixier-Vignancour en donnera le signal. Elle choisira Pompidou plutôt que Poher, et, lors de son congrès de novembre, affirmera son appartenance à la « majorité. »

*Ce périple dans le passé s'arrête ici. L'extrême-droite sortait brisée de ce combat sans espoir. Ses attitudes « circonstancielles » avaient été à l'origine de ses brèves résurrections, mais elles causèrent aussi l'effondrement final. L'alliance de la droite classique l'a aidée en créant quelques instruments utiles : mais finalement, la droite classique ne cherchera jamais qu'à étouffer le radicalisme d'extrême-droite qui lui fait horreur. Tirons la conclusion : les circonstances et les plate-formes de la droite classique peuvent devenir des leviers utiles, mais il faut les utiliser en sachant que les circonstances ne sont qu'une occasion et que la droite classique ne peut être qu'un tremplin.*

XXX

*FRANÇOIS DUPRAT*

# Une expérience d'activisme : le M. S. R.

*Du récent numéro spécial de la* Revue d'Histoire du Fascisme *dirigée par François Duprat, numéro consacré aux mouvements d'extrême-droite en France entre* 1942 *et* 1944, *nous reproduisons l'extrait suivant qui contient une leçon malheureusement toujours actuelle. Il nous enseigne comment un groupe d'hommes courageux et convaincus, mais absolus, fanatiques et violents ont été entraînés vers les querelles les plus absurdes et vers des divisions insensées par l'esprit de chapelle, le sectarisme, le culte de la personnalité et les excès de l'activisme à tout prix. Cette aventure lamentable du MSR ne devrait pas être oubliée. Elle contient, agrandie par le caractère dramatique des circonstances, l'image des périls qui menacent tous les groupes qui ne savent pas reconnaître la nécessité du sang-froid en politique et celle d'un esprit de collaboration entre fractions voisines sans lequel aucun résultat ne peut être obtenu.*

A la suite de sa rupture avec Déat, Deloncle rend son indépendance au MSR, s'empare par la force de certains locaux où il cohabitait avec le RNP et fonde l'hebdomadaire « Révolution Nationale ». Mais, déjà, dans la nuit du 2 au 3 octobre 1941, des attentats à l'explosif ont lieu contre sept synagogues juives de Paris. L'enquête ne tarde pas à démontrer que les attentats avaient été commis par des hommes du MSR, ce que confirment les aveux du S.D. Sommer, dans la nuit du 4 au 5 octobre 1941, devant le tribunal militaire allemand.

Ces attentats font le plus grand tort au MSR, tenu pour une organisation de terroristes sans scrupules. Car les militants du mouvement poursuivent ce type d'activité et la di-

rection MSR couvre plus ou moins ces atentats : « Las de voir que la Révolution Nationale ne venait pas, des jeunes ont fait sauter la synagogue de Vichy. Geste platonique évidemment... Alors on vit cette chose inouïe, invraisemblables, le rabbin s'est porté partie civile... » (« La Révolution Nationale » 21 décembre 1941).

Parallèlement, Deloncle tente de se maintenir à la direction de la LVF et se heurte violemment au P. P. F., en faisant expulser du siège de la rue Auber (le Q. G. de la L. V. F. ayant été transféré rue Saint Georges) les militants doriotisttes. Pire encore, lors du meeting du 1er février 1942 en faveur de la L. V. F., les militants M. S. R. coupables d'obstruction sont expulsés avec fracas par le Service d'Ordre (surtout composé de P. P. F.), tandis que Déat et Doriot font assaut d'éloquence. L'un des adjoints de Deloncle, l'ancien député colonel Amidieu du Clos, trésorier de la L. V. F. utilise pendans ce temps les fonds qu'il avait à gérer pour renflouer les caisses du M. S. R.

Pour gêner l'action de Doriot au sein de la L. V. F., Vanor et Fontenoy rejoignent la Compagnie de Propagande de l'Unité. Fontenoy n'y fait qu'une apparition météorique et disparaît sans en avoir obtenu l'autorisation ce qui faillit l'amener devant un tribunal militaire allemand. Quand à Vanor, il prononce le 26 novembre 1941, un discours pour la prestation de serment au Führer de sa compagnie : « Légionnaires ! Je remercie la Providence qui permet à la Compagnie de Propagande de la L. V. F. de prêter serment au chef suprême de la croisade anti-bolchevique par la personne et sur l'épée du commandant Reichmann. En désignant un soldat brave et sans reproche, un national-socialiste fanatique, un de ses compagnons des premières heures de la lutte anti-marxiste, le Führer Adolf Hitler a signifié tout l'intérêt qu'il prenait à la Légion Française. Grâce à lui, le Comité Central et son Président Eugène Deloncle ont pu réaliser cette grande étape de la résurrection française. Nous en sommes fiers et nous ferons tout pour en être dignes. Le destin veut que nous entrions dans le combat au jour anniversaire du pacte antikomintern. Ainsi, au côté de l'Allemagne et de ses alliés, la France maintient son rôle histori-

que de grande nation civilisée, de grande nation européenne. La L. V. F. est le plus sûr garant de l'amitié franco-allemande. Elle réalise contre la barbarie bolchevique et pour la paix future l'alliance de nos chères patries. En travaillant, en combattant, et s'il le faut en mourant avec honneur et fidélité, dans ses rangs, nous remplissons les vœux du Führer et du Maréchal, nous servons la France Immortelle et l'Europe de demain. Pour la Grande Allemagne ! Pour son Führer Adolf Hitler ! ».

En dépit des appels enflammées des chefs M. S. R., l'organisation de Deloncle ne va guère prospérer et cela en raison de l'épouvantable climat qui règne. Tout d'abord une grande partie de l'activité du M. S. R. consiste en attaques constantes des anciens associés du R. N. P. et l'action du mouvement s'en ressent. Surtout les querelles internes se déchaînent presque immédiatement. Des histoires de femmes opposent les différents chefs entre eux ; Filliol se heurte à Deloncle et entreprend de le chasser de la direction du M. S. R.

Le « chef » (provisoire) est, bien sûr, appuyé par Corrèze, tandis que son gendre, Servant, est alors lieutenant à la L. V. F. Des bagarres éclatent au 141, Boulevard Haussmann, siège du M. S. R., on s'y bat même en duel ! Les gens raisonnables du parti finissent par vouloir exclure à la fois Filiol et Deloncle afin d'être débarassés des causes permanentes de tension parmi les militants du M. S. R.

Finalement, en mai 1942, Deloncle doit abandonner la direction de son parti ; les partisans de Déat pourront alors ironiser sur la déroute complète du malheureux grand chef MSR :

« M. E. Deloncle dit son affection pour ses militants qu'il délie de leur serment de fidélité à sa personne. A la vérité, un certain nombre de militants du M. S. R., dont plusieurs des principaux des lieutenants du chef, s'étaient depuis quelque temps, déliés d'eux-même de leur serment. Leur fidélité s'était affirmée... par des méthodes bien connues de ce charmant milieu. Solidement armés, ces fidèles s'étaient retranchés au siège du M. S. R. (141, Bd Hauss-

mann) et à la caserne des Légionnaires M. S. R. rue de Paradis. Détenant la caisse et les documents, ils interdirent l'accès des immeubles à MM. Deloncle et Vanor et à leurs derniers ennemis. On put craindre plusieurs jours durant, les pires empoignades, un étripement réciproque et général. Il n'en fut rien. M. E. Deloncle a dû s'enrhumer à faire le pied de grue Boulevard Haussmann et rue de Paradis : il s'en va « pour raisons de santé ». Le M. S. R. continue avec ses infidèles et son journal distribue plus que jamais la louange et le blâme au nom de la pureté révolutionnaire, du pur patriotisme, de toutes les puretés... » (« Le National Populaire », 6 juin 1942 - N° 1).

Deloncle perd même le contrôle de sa « Révolution Nationale » qui, le 24 mai 1942 devient « Hebdomadaire politique et littéraire » (dès juin 1942, Fontenoy, qui s'est désintéressé de l'affaire, est remplacé comme directeur par Lucien Combelle).

La crise entraîne un éclatement complet du M. S. R. et la dispartition de nombreuses actions provinciales. Ainsi, à Dijon, le groupe M. S. R., fort de 25 adhérents en octobre 1941, se dissout dès le 17 mai 1942 et cet exemple est suivi un peu partout. En quelques semaines, les 5 ou 6000 adhérents du M. S. R. se réduisent à quelques centaines, tandis qu'Eugène Deloncle commence sa mystérieuse évolution en direction de l'Intelligence Service, avec le concours actif de l'Abwehr.

Filliol, quant à lui, ne survit guère à Eugène Deloncle au sein du M. S. R. et s'en retrouve rapidement exclu. Après toute une série de révolutions de palais, une nouvelle direction prend la tête du mouvement.

Le M. S. R. est désormais doté de deux secrétaires généraux, Mahé (ex-secrétaire adjoint de l'U. P. J. F. doriotiste) et Soulès (le futur auteur ésotérique Raymond Abelio, ancien militant de la « Gauche Révolutionnaire » de Marceau Pivert), tandis que le commandant Gaudin (ex-membre de la Spirale et de l'Ordre National de Loustaunau-Lacau, ex-responsable de la Légion Nationale Populaire) dirige le secrétariat administratif. Le Bureau Politique est formé par

les trois secrétaires, assistés de Castellane, Letourneau, Royer et Testaert.

Cette équipe tente de redonner vie à un M. S. R. à peu près désintégré, mais les résultats sont médiocres. Le M. S. R. est devenu un groupuscule sans grande importance lorsque Déat lance le Front Révolutionnaire National. Réalisant un superbe retournement dialectique, le MSR dissident du RNP, va adhérer à un F. R. N. qui n'est qu'un R. N. P. élargi. Il y sera un élément actif qui refuse les mœurs du passé, au moins officiellement. Soulès déclare à ce propos lors du meeting F. R. N. du 28 février 1943 : « Mon parti a chassé de ses rangs des hommes qui ne voyaient dans la politique que le moyen de satisfaire leur appétit réactionnaire pour le pouvoir, sans contact avec le Peuple, sans racines dans le Peuple. Pour réhabiliter la politique et rendre au peuple la confiance dans ses chefs, nous avons mis au premier rang la rénovation des valeurs de pureté... Nous ne désespérons pas du tout de la France. Elle apportera dans l'alliance des partis nationaux-socialistes européens une jeunesse longtemps trompée mais qui va, nous en sommes sûrs, dans ses nouveaux cadres, sa nouvelle mystique, connaître un magnifique éveil ».

Déjà cependant, les vieux soupçons se réveillent au sujet du M. S. R., face aux manœuvres qui tentent de faire éclater le F. R. N. et les Francistes vont bientôt accuser la direction du M. S. R. de multiplier les faux communiqués de dissidents R. N. P. afin d'aggraver les dissensions entre les divers mouvements.

Il est probable que ces querelles expliquent en partie le fait que Soulès se fasse remplacer par Testaert lors du meeting F. R. N. du 11 avril 1943 et cesse rapidement d'apparaître au Comité Directeur du Front.

Bientôt, le M. S. R. n'a pratiquement plus d'activité, quoiqu'une poignée d'adhérents (dont Servant) s'agitent dans les services administratifs de la L. V. F., où ils seront compromis dans l'assassinat de Maurice Sarraut. D'autres militants rejoignent la Milice Française, et une grande partie des anciens adhérents cessent de faire de la politique active, ce qui ne leur évitera pas d'être bientôt épurés.

Deloncle, lui, a replongé dans l'action clandestine, travaillant pour l'amiral Darlan, il est mêlé, semble-t-il, aux ténébreux événements d'Afrique du Nord. Par la suite, il collabore avec Gabriel Jeantet qui a des contacts avec les conjurés militaires allemands anti-hitlériens, en particulier ceux de l'Abwehr de Paris. En août 1942, Deloncle est arrêté une première fois par le S. D., puis libéré au mois après. Il n'en poursuit pas moins ses intrigues et, en novembre 1943, prend des contacts avec les Services Spéciaux alliés en Espagne. Mais le S. D. est sur ses traces et, le 7 janvier 1944 au matin, les membres du S. D. viennent arrêter Deloncle qui les reçoit à coups de révolver et est abattu par eux aussitôt (son fils, qui s'était interposé est très grièvement blessé). Ainsi disparu un maniaque du complot, qui avait fini par se brouiller avec tous ses amis et tomba victime d'un détournement un peu trop dangereux, mais bravement, les armes à la main, clôturant en beauté une histoire plus navrante qu'exemplaire.

# Le Parlement Européen

La Communauté européenne, qui donne tant de signes d'impuissance, a décidé de se donner officiellement l'instrument de l'impuissance. C'est une résolution qui a le mérite de la logique.

Le passe-temps n'est pas aussi innocent qu'il en a l'air. L'Assemblée européenne élue au suffrage universel est d'abord un instrument juridique qui permet de transférer la légitimité européenne en n'importe quel point du globe, à Honolulu ou à Moscou, selon le cas et selon les décisions de la majorité : en tous cas, de déclarer éventuellement illégitimes ceux qui seraient quelque jour les défenseurs véritables de l'Europe des peuples contre l'Europe de la ploutocratie.

C'est, en outre, une institution qui consolide, au moyen d'une instance supra-nationale dotée d'un pouvoir législatif, l'usurpation des détenteurs actuels du pouvoir en l'Europe et qui la rend indéfiniment durable. En particulier, dans les circonstances actuelles, il annonce et met en place une sociale-démocratie européenne qui est regardée comme le régime d'avenir de l'Europe, le plus propre à distribuer un socialisme illusoire et surtout à faire disparaître progressivement cette classe moyenne qui a été à l'origine de toutes les ruades des pays européens.

L'Europe impuissante, sordide et sournoise, des politiciens et des ploutocrates, l'Europe antiraciste et sioniste à la fois, n'est pas notre Europe. Elle est l'Europe de l'asservissement et non celle de la liberté.

L'Europe réelle doit prendre en considération d'abord sa défense militaire et sa défense politique. Un effort planifié d'équipement défensif, une coordination des matériels, une intégration des états-majors, un organisme unique de sécurité contre le sabotage et la subversion sont des tâches prioritaires qui peuvent être réalisées par des accords d'Etat à Etat et par des délégations limitées de pouvoir qui seront le premier pas vers une unité européenne.

La puissance économique d'une nation ou d'un ensemble de nations n'est pas la mesure de la puissance réelle. Ce qui mesure sa puissance, c'est sa capacité d'assurer son indépendance matérielle et morale, c'est-à-dire à la fois les moyens dont elle dispose pour assurer cette indépendance et sa volonté d'en faire son premier objectif politique.

A tout cela, un Parlement européen est inutile. Il ne peut même être qu'un obstacle formel à des décisions qui exigeront du courage et de la résolution.

Ne nous laissons donc pas prendre à ce leurre. Et si le vote pour ou contre le Parlement européen devient un vote pour ou contre l'Europe, dénonçons cette supercherie. Affirmons, par tous les moyens que le dispositif électoral mettra à notre disposition, que nous sommes des partisans résolus de l'Europe, mais pas de l'Europe de l'impuissance, pas de l'Europe des politiciens, pas de l'Europe des ploutocrates, mais de l'Europe des peuples pour la défense matérielle et morale de la civilisation européenne.

Cette situation est un nouvel exemple des problèmes tactiques insolubles que posent le tripotage des lois électorales et qui aboutissent à l'impossibilité permanente d'exprimer leur opinion imposée aux minorités et finalement au peuple lui-même. Si le référendum sur le Parlement européen devient

un référendum pour ou contre l'Europe, comment pourra-t-on, dans ces conditions, se prononcer *pour* l'Europe et *contre* les méthodes dangereuses qu'on nous propose pour la faire ? Faudra-t-il accepter d'être ou bien l'allié des communistes qui ne veulent pas d'une Europe qui serait un frein à l'expansion du communisme ou bien co-responsables, d'une Europe du désordre, de l'impuissance et du mensonge démocratique ?

M. B.

---

## *DEFENSE DE L'OCCIDENT*

*Nos comités de diffusion en activité :*

★ *Pour la Picardie : D. O., 4, rue Vulfran-Mollet,* 80 000 *Amiens ;*

★ *Pour la Suisse romande : Daniel Cologne,* 46, *rue du lac,* 1207 *Genève* (*Suisse*). *Tél.* 35 84 39. *C. C. P.* 12 231 68.

★ *Pour la région lyonnaise : Jean-François Mayer, 7, Avenue Adolphe-Max,* 69005 *Lyon.*

★ *Pour le Nord : Philippe Pennel, B. P.* 1145, 59012 *Lille Cédex.*

★ *Pour la Belgique : Raymond Dehaibe,* 31, *rue Bonne Nouvelle,* 4000 *Liège. Tél.* 041.27.16.29.

*MARY MEISSNER.*

# Un voyage en Afrique du Sud et en Rhodésie

Tout d'abord, j'aimerais souligner la situation actuelle paradoxale qui existe dans presque tous les pays du monde, qu'ils soient sous régime communiste ou capitaliste, c'est-à-dire le clivage entre les citoyens et l'Etat. Il est indéniable que l'opinion de l'homme de la rue n'est pas celle des gouvernants, encore moins celle de certains gros industriels dont les intérêts se trouvent très loin et très haut au-dessus du peuple, qu'il soit blanc, noir ou jaune.

Or, mon voyage en Afrique australe, s'il a été d'abord touristique, a débordé très vite vers les questions brûlantes de la situation politique, tant il est vrai que tout baigne dans l'angoisse de lendemains problématiques, aussi bien le tourisme que le commerce ou l'éducation, les transports, la santé ou la simple survie.

Parlons de la Rhodésie, paradis merveilleux, fait de soleil, de lumière, de fleurs odorantes et de sourire épanouis sur de noirs visages qui reflètent toute la lumière d'une vie douce et sans trop de responsabilités. Les femmes crochètent d'admirables nappes en coton blanc, les hommes sculptent d'extraordinaires visages dans toutes sortes de pierres ou de bois. Ils occupent des postes dans la police, l'armée et l'aviation. Tous les chauffeurs de taxi, les employés d'hôtels ou de magasins sont noirs. L'apartheid n'existe pas et l'on fait assaut de politesse de part et d'autre, c'est la politique du sourire.

J'ai parlé à des jeunes, des vieux, des Noirs, des Blancs, des ouvriers et des directeurs. La réponse est la même : « Nous ne désirons que le statu quo ». Dans le parc entourant les Victoria Falls, ces chutes longues d'un kilomètre qui éclaboussent d'or et d'azur les luxuriantes plantes tro-

picales, un seul gardien m'a dit qu'il se ferait mettre dehors s'il s'avisait d'accepter (au cas où je lui aurais offert) de boire un café à ma table. Là-dessus, je lui ai expliqué qu'en Europe, cela ne se faisait pas non plus ; qu'un « chauffeur ne mange pas à la table de son patron », et qu'il s'agissait là d'une différence de statut, mais pas de peau.

En allant acheter des pierres semi-précieuses dans un beau magasin près de la poste de Salisbury, l'employé noir me répondit qu'au cas où il aurait de l'argent, il ne pourrait pas ouvrir son propre magasin, il ne pouvait être qu'employé. J'ai tout de suite posé le problème au directeur de mon hôtel qui m'expliqua : « Certains Blancs allaient s'installer dans les quartiers noirs pour y faire du commerce, et ils faisaient de très (trop) bonnes affaires. Nous avons dû interdire l'ouverture de commerces blancs chez les Noirs, mais en contre-partie, nous avons dû également, vis-à-vis des Blancs, interdire l'ouverture de magasins noirs dans les quartiers blancs. »

En Rhodésie, d'autre part, il y a deux grandes tribus qui, avant l'arrivée des Blancs s'entretuaient, et l'esprit de vengeance et de haine n'est pas encore éteint. Ils se méprisent et refusent de s'asseoir ensemble à une table. Pour éviter des frottements dangereux, les Blancs ont délimité des quartiers.

Ailleurs on trouve seulement des Indiens, agglomérés dans un espace autonome, reflétant l'atmosphère recréée de leur patrie. A noter en passant que le mot apartheid ne leur est pas appliqué.

Là, ce sont des Allemands et l'on entend parler que la langue de Gœthe. Mais ce « ghetto » fleuri n'a pas à supporter le titre odieux que l'on a donné au « settlement » des Noirs. Pourtant où est la différence ?

Le premier soir de mon arrivée en Rhodésie, un commando de terroristes s'est présenté à la porte d'une ferme perdue dans le Zimbabwe, dont le propriétaire était de souche hollandaise et sa femme une Suissess enceinte de sept mois. Ils ont tiré à bout pourtant sur l'homme qui ouvrait sa porte sans méfiance et ce dernier n'a eu que le

temps de crier à sa femme : « Sauve-toi ! » Elle s'est cachée sous un tas de détritus, et les hommes ne l'ont pas trouvée. Lorsqu'elle put donner l'alarme, il était trop tard, son mari était mort.

Je souligne qu'il s'agissait-là de ces « affreux », des hommes-animaux sans foi, sans patrie, sans loi, qui, payés par le capital révolutionnaire international, sont des hommes de main de la plus basse espèce, et se font passer pour des idéologistes. Ils tuent par plaisir, découpent les lèvres des Noirs, leurs frères, et les font rôtir avant d'obliger les épouses à les manger. Ils sèment la terreur, à telle enseigne que la police noire de la Rhodésie à peur, et même si elle désire cette paix sous un soleil tropical, n'ose plus la demander ou la consolider. Il est effrayant de voir cette méchanceté, cette sauvagerie.

Je suis ensuite allée au Cap, à Port-Elizabeth, à Durban, à Johannesbourg et à Windhoek, en m'arrêtant entre temps à plusieurs petits endroits jalonnant cette route, partiellement appelée, la « Garden Road », puisqu'elle est bordée de fleurs à longueur d'année malgré l'aridité du sol.

La presse, la télévision et les journaux européens décrivent de façon tellement percutante la ségrégation existant dans ce pays, que je m'attendais à être horriblement choquée de « sentir » ou de voir cette coupure entre Blancs et Noirs. Or, arrivée au grand aéroport de Johannesbourg, j'ai côtoyé tout de suite une masse bigarrée de gens venant de tous les pays, et après m'être assise dans la salle d'attente nationale réservée aux vols internes, j'avais à ma droite une famille de Noirs et à ma gauche des Indiens vêtus de grands saris et costumes blancs de leur pays. Dans l'avion plusieurs Noirs ont pris place ainsi que des gens de couleur (métis) tandis que plus tard, dans les jardins publics, autant de Blancs que de Noirs dormaient à l'ombre des arbres ou lisaient sur des bancs au chant de fontaines irisées de soleil.

Bien sû,r il y a les restaurants de l'aéroport, ainsi que les toilettes où l'on peut lire « for Whites only » ou « for Blacks only ». Mais la situation et l'agencement de ces en-

droits est strictement identique. D'ailleurs, il s'agit là d'un aéroport où, bien souvent, pour plaire à certains passagers, il n'y a pas de porte treize.

Les Hollandais, en son temps, ont trouvé la bonne formule. Ils ont ainsi évité que des mentalités s'affrontent (certains Noirs ne veulent absolument pas fréquenter d'autres Noirs) et que la liberté de certains soit entravée par celle des autres, au détriment d'un bien-être moral, sinon physique.

Par exemple à Durban, sur 800.000 habitants, 400.000 sont des Indiens. Ces derniers, comme beaucoup de Noirs, ont peur d'un changement de régime, qui les renverrait dans leur pays, comme cela a été le cas en Ouganda, au Burundi et en Angola, avec les Portugais.

Les Blancs de l'Afrique du Sud, surtout la jeune génération, m'ont assuré qu'ils se battraient jusqu'à la mort pour garder ce pays qui était devenu le leur. En effet, tout le littoral du Cap de Bonne Espérance débordant d'un côté sur l'Océan Indien, et de l'autre sur l'Océan Atlantique, était inhabité. La terre est caillouteuse et improductive. Il a fallu faire d'énormes travaux d'irrigation, de défrichement pour que cette partie de l'Afrique donne quelque chose à l'homme. Donc, les grands-grands-parents de ces « Afrikaners » n'ont rien pris à personne. Pourquoi n'accuse-t-on plus, ou pas, les Amécicainsd'aujourd'hui, les Portugais ou les Espagnols dont les grands-parents ont fait la même chose... et continuent à « liquider » encore aujourd'hui les derniers Indiens d'Amérique...

En Afrique du Sud, les gauchistes prônent la séparation des races en ce qui concerne l'économie du pays, mais protestent contre l'interdiction des mariages interaciaux. Que font-ils donc en Russie ? Il est interdit d'épouser un ou une étrangère, ou alors les formalités sont tellement insurmontables que beaucoup renoncent, comme en Chine d'ailleurs. Il n'est pas besoin d'aller aussi loin que l'Afrique du Sud pour constater que les communistes européens facilitent le brassage des races en Europe, comme s'ils voulaient lui enlever ses identités... Que de contradictions dans cette

dialectique qui se veut tellement marxiste. « Faites comme je dis, pas comme je fais ! »

Je voudrais, entre parenthèses, revenir sur ce film télévisé de Giacopetti qui a fait grand bruit il y a une année environ. Il y a une séquence de deux minutes où l'on voit une dizaine de Noirs le pic en main, creuser une tranchée en cadence. J'ai en effet vu, le long des routes, comme en Suisse d'ailleurs avec les Italiens, des quantités de Noirs, la plupart du temps, baillant aux corneilles. Il y en a des masses à qui l'on donne n'importe quel travail dont ils sont capables, et cela ne va pas plus loin qu'ouvrir et refermer des tranchées. Alors ils sont 10 ou 20 autour d'un trou. Ils travaillent exactement le temps de la séquence de M. Giacopetti... mais pas 8 heures sur huit, croyez-moi ! Et puis, pour faire bondir les gens bien pensants, en espérant ainsi les recruter dans les rangs gauchistes, on jette aux enfants noirs des pièces d'argent dans une poubelle. Alors qu'ils se battent pour les ramasser, il est facile de commenter la scène par : « les Noirs affamés par les envahisseurs blancs ! ».

Ces Noirs coûtent d'ailleurs très chers à l'Etat. Les Blancs paient de lourds impôts, les Noirs en sont exonérés. Les Blancs doivent payer à l'hôpital fr. 750 — pour une appendicite, les Noirs fr. 1.50 (risible). Le Blanc paie fr. 75 — pour un logement offert par son bureau, fr. 250 — à fr. 350 — pour un HLM, et le Noir fr. 10 — par mois pour une petite maison. Dans ce même ordre d'idée, les Blancs paient la construction des écoles et universités noires (Soweto), les professeurs, l'entretien, les Noirs rien.

En Rhodésie, les Noirs ont le sourire. En Afrique du Sud, pas du tout. La propagande du communisme international fait son chemin. La haine s'infiltre, n'ayant pour base que la diabolique dialectique qui promet que tout sera aux Noirs.

A Windhoek, où les Allemands sont en majorité, il y a plusieurs races noires. Les Herreros qui sont bons, leurs femmes portent des crinolines aux couleurs vives et de drôles de petits chapeaux, les Damaras dont les femmes travaillent plus que les hommes et sont bien aimées des Blancs,

les Owambos où seuls les hommes travaillent, les Bastas qui sont des métis et sont les leaders d'un mouvement révolutionnaire dirigé par des terroristes étrangers, les Swapos qui sont leurs supporters.

En Afrique du Sud, comme en Namibie ou en Rhodésie (les Noirs ont peur d'un changement qui mettrait à la tête du gouvernement, de la police ou de l'armée, l'une ou l'autre de ces tribus noires, car ce serait une guerre sans merci qui ressemblerait en plus grand, aux vendettas siciliennes.

Mary Meissner.

François GERMAIN et José GARCIA.

# ONESIMO REDONDO,

## *"Caudillo de Castille"*

(suite)

Juin 1931 : La république est proclamée en Espagne depuis à peine deux mois lorsque surgit le journal « *Libertad* ». Son directeur Onésimo Redondo avait déjà une certaine connaissance des problèmes sociaux, puisqu'il avait fondé un syndicat paysan. L'exemple Allemand l'inspirait et il créa une « Junte Castillane d'Action Hispanique » qui fusionna trois mois plus tard avec les Juntes d'Offensive Nationales Syndicalistes (JONS) du jeune Leader Ramiro Ledesma Ramos. Ensemble ils avaient apprécié la campagne d'un jeune député aux Cortès, au nom célèbre : José Antonio Primo de Rivera, le fils de l'ancien dictateur. En mars 1932, Onésimo Redondo s'attaqua à la mainmise communiste sur l'université. Des affrontements violents se produisirent. Il y eut des morts, condamné à 14 ans de prison, il se réfugia au Portugal, mais l'approche de nouvelles élections allait lui permettre de rentrer d'exil.

### *LES ELECTIONS DE FEVRIER* 1934

Profitant du lancement de la campagne électorale, Onésimo Redondo revient en Espagne, pendant la seconde semaine d'octobre 1933. Plus fougueux que jamais il cherche à faire alliance avec « les droites ». Celles-ci rétorquent que le jeune mouvement n'a pas assez de membres, ne représente pas assez de votants pour épauler une coalition. Tout projet de compromis est refusé et les droites n'acceptent pas de faire alliance avec les JONS. Qu'à cela ne tienne ! Onésimo se présente comme candidat indépendant : « Votez Onésimo Redondo, candidat du peuple ». Il se dé-

mène, tout en faisant campagne avec des moyens ridicules, mais grâce au dévouement de ses militants. Les droites commencent à avoir peur. Elles essayent de l'acheter. Il s'y refuse. Elles lancent alors une campagne de discrédit, l'accusant de faire le travail des communistes, en prenant des voix à la coalition droitière. Ecœuré, Onésimo se retire alors. « Je me retire donc... Je saurai me sacrifier une fois encore. Mais que l'on ne m'en remercie pas. Nous étions la seule force efficacement anti-marxiste, et nous l'avions assez prouvé. » Le triomphe des éléments conservateurs, en 1934, va placer les JONS en mauvaise posture. Elles auront à combattre le communisme tout en se démarquant de la droite. Les conservateurs emportent des élections de février 1934. Aussitôt la gauche se lance dans une surenchère de revendications démagogiques, fomentant des émeutes dans la rue et cherchant à créer des troubles sociaux. Le Gouvernement se montre incapable d'endiguer cette flambée de violence. A cette époque, Ramiro Ledesma, créateur des JONS, son ami Ruiz de Alda et José Antonio collaborent pour créer une revue « El Fascio » (Le Faisceau) qui n'eut d'ailleurs qu'un numéro. C'est à cette occasion que naquit l'amitié qui allait lier José Antonio et Ruiz de Alda.

## *L'UNIFICATION*

Le 29 octobre 1933, José Antonio Primo de Rivera annonce au cours d'un meeting la création de la « Falange Espanola ». Le 1er congrès national des JONS a lieu à Madrid peu de temps après. Onésimo Redondo et Ramiro Ledesma axent tous les débats sur la position des JONS face à la Falange. Les 12 et 13 février 1934, Redondo et Ledesma pour les JONS, José Antonio et Ruiz de Alda pour la Falange, arrivent à un accord. Une unification est alors décidée sur un programme de 7 points, parmi lesquels il faut noter :

(2) Le nouveau mouvement devra avant tout se forger une image de marque qui lui évitera d'être assimilé à la droite.

(3) Les postes de responsabilité de la FALANGE et des JONS doivent se confondre et s'unir à tous les niveaux de la hiérarchie. Aucun de ces postes ne pourra être attribué à des camarades de plus de 45 ans.

(4) Notre programme national-syndicaliste doit se traduire dans des faits par l'action révolutionnaire directe.

(7) Ce programme national-syndicaliste doit être rédigé afin que soient définies et justifiées les bases fondamentales du nouveau mouvement : Unité, action directe, antimarxisme et surtout nos options économiques révolutionnaires qui doivent assurer la protection des ouvriers, des paysans et des petits industriels. Le nouveau mouvement s'appellera : « FALANGE ESPANOLA de las JONS ».

Dans cette union, la FALANGE amenait avant tout la personnalité et la popularité de José Antonio, les JONS, de leur côté, apportaient les connaissances en matière sociale de Redondo, et le dogmatisme de Ledesma. Les composantes étaient réunies pour qu'un important mouvement nationaliste puisse voir le jour en Espagne. Le triumvirat qui venait de s'unir en février 1935 ne collaborerait hélas que peu de temps. Seulement deux ans après, la guerre civile les réunirait dans la mort.

## *LE DEVELOPPEMENT*

Les adhésions commencent à arriver. Ce sont avant tout des adolescents, séduits par les thèses du nouveau mouvement et par la personnalité de ses chefs. Un premier meeting a lieu à Valladodlid le 4 mars. C'est un énorme succès, non seulement pour les orateurs, mais aussi pour l'important service d'ordre de la FALANGE qui, pendant plus de trois heures de bagarres sanglantes, réussit à contenir les contre-manifestants communistes. Il y aura plusieurs morts et des dizaines de blessés. A la tribune, Redondo réfute l'accusation de « Fascisme » : « Nous cherchons une formule propre à l'Espagne. Il faut avant tout changer les mentalités. Nous ne voulons plus de partis de droite ou de

gauche qui ne fassent que des promesses. La révolution, nous devons la faire en réalisant dans les âmes et les esprits des Espagnols une transformation profonde, et en nous éloignant de cet état d'esprit actuel, de ce scepticisme, de ce néant. »

Avec le nouvel afflux des militants, la FALANGE s'ouvre à de nouvelles activités. En effet, Redondo tient à mettre l'accent sur la formation physique des phalangistes. Comme le gouvernement veille, on crée le « Club de la Puerta de Hierro », association culturelle, les militants se retrouvent souvent, hors de Valladodlid pour des marches, des entraînements au combat et des exercices de tir. Toutes ces activités philantropiques permettent de former très rapidement une organisation para-militaire bien entraînée et rapidement mobilisable. Cette formation, dirigée par Redondo, sera décisive à l'heure de l'engagement des phalangistes au côté des troupes du Général Franco lors du soulèvement de juillet 1936.

Mais les émeutes continuent. Des phalangistes sont abattus impunément alors qu'ils participent à des meetings, des ventes ou même en rentrant chez eux. En octobre, les séparatistes de Catalogne proclament unilatéralement l'autonomie. En Asturie, une révolution communiste éclate. La PHALANGE tenait précisément alors son Conseil National pour fixer un programme et élire un chef, José Antonio est nommé à ce poste. Il est décidé de mettre les militants à la disposition des autorités pour écraser les deux rébellions. Mais c'est l'armée qui s'en charge. Le succès des militaires est accueilli par la PHALANGE avec pessimisme. Ils y voient une occasion perdue car personne ne profite de cette première victoire pour écraser définitivement le marxisme. José Antonio titre mélancoliquement son éditorial : « Une victoire sans ailes ». Redondo écrit : « La situation en Espagne est lamentable et triste. Le succès électoral de l'année dernière s'est rétréci au-delà du prévisible. Le succès militaire d'il y a un mois et demi s'est étouffé en une vaine récidive à Madrid. La saine réaction des espagnols s'est heurtée à l'incompréhension brutale des politiciens ».

En janvier 1935, le S. E. U. (Syndicat Espagnol Universitaire) est fondé. Il supplante à Madrid et Valladodlid Le FUE, Syndicat Etudiant de Gauche.

Le 19 mai 1935, un meeting de 12.000 personnes a lieu à Madrid. La moitié des participants arbore la chemise bleue. Ce succès est aussi surprenant que significatif, tant par l'affluence que par son uniformité. En effet, le manque de moyens économiques et la carence des medias avaient été remplacés par le dévouement enthousiaste des phalangistes. Le jour suivant, est publié le dernier numéro de Libertad, à cause de difficultés financières. Tous les efforts se reportent alors sur l'hebdomadaire de Madrid, « F. E. ».

## *L'ENGAGEMENT*

L'année 36 commence par de nouvelles élections. La PHALANGE préconise la formation d'un front national pour faire face au front populaire. Tous leurs essais seront sabotés par « les droites » qui font échec aux tentatives des phalangistes.

Redondo se présente à Valladodlid et obtient 6.000 voix. C'est insuffisant. Le srépublicains triomphent et avec eux, la violence terroriste et les émeutes de rue redoublent. Deux des membres du SEU sont agressés à Valladodlid. Une manifestation phalangiste de protestation finit en bataille de rue. Le gouvernement en prend prétexte pour fermer tous les locaux de la Phalange en Espagne. Les dirigeants sont arrêtés, et parmi eux, José Antonio, Ruiz de Alda, et Fernandez Cuesta.

Depuis sa cellule, José Antonio écrit : « Aujourd'hui, nous trouvons face à face deux conceptions du monde. Celle qui l'emportera interrompera définitivement le processus politique auquel nous sommes habitués. »

Les incidents universitaires et sociaux se multiplient. A chaque fois, ce sont les phalangistes, et eux seuls, qui se font arrêter. Les visites au parloir se font par groupes de deux à trois cents personnes donnant lieu à de véritables manifestations. Les cours de formation politique et militaire continuent en prison.

Redondo est arrêté à son tour. Giron qui était le chef des milices de la phalange est interpelé alors qu'il essayait de cacher un lot d'armes. Les manifestations patriotiques devant la prison de Valladodlid sont alors si importantes que les autorités décident de déplacer une grande partie des militants emprisonnés. Le 25 juin, ils sont emmenés à Avila.

La situation va en s'aggravant. Des consignes d'alerte sont diffusées aux phalangistes : « Tenez-vous sur le pied de guerre ». Les liaisons établies entre les prisons de Madrid et d'Avila fonctionnent parfaitement. Déjà, des accords sont pris avec des militaires.

Le 17 juillet, l'armée d'Afrique se soulève. Le 18, c'est le tour des garnisons de métropole. Le 19, Redondo et ses camarades sont libérés de la prison d'Avila, la ville étant tombée aux mains des nationalistes. Tous les membres de la Phalange se mettent à la disposition des militaires qui les acceptent en unités constituées.

Les milices de la Phalange de Valladodlid, commandées par Redondo, se voient confier la garde d'un col, le « Alto de los Leones », point stratégique du front entre Madrid et Segovie. Redondo visite tous les avant-postes pour encourager les siens de sa présence. C'est au cours d'une de ces visites que le camion dans lequel il voyageait est surpris par une importante bande de républicains incontrolés qui avaient franchi la ligne de front. Après un violent affrontement, les républicains abattent les prisonniers et achèvent les blessés. Ainsi mourut Onésimo Redondo.

Peu après, le suivirent dans la mort Ramiro Ledesma, abattu à Madrid, et José Antonio, fusillé à Alicante. La majorité des dirigeants de la Phalange et des anciennes JONS périrent pendant cet été 36 et au cours de la guerre.

La Phalange de l'après guerre, fondue dans le « Movimiento » avec les Carlistes et les Traditionalistes perdit son identité. Les références à Redondo et à Ledesma s'estompèrent. José Antonio devint un héros mythique et mal connu.

Depuis la mort du Général Franco, la vieille garde Phalangiste, délivrée du serment de fidélité fait le 18 juillet 1936, s'élèvent contre un roi qui trahit sa doctrine. Des hommes, rescapés de la guerre et des intrigues de l'après guerre, comme Giron (ancien Chef des Milices de la Phalange, actuellement Président des Anciens Combattants) (1), comme Cuesta (Ancien Secrétaire Général de la Phalange dès 1934, actuellement Président de la Phalange reconstituée) (2) cherchent à faire renaître les thèses défendues par Redondo, José Antonio et Ledesma. D'autres hommes, plus jeunes, apportent leur soutien total à l'actualisation de la doctrine de la Phalange : Blas Pinar, directeur de la revue « Fuerza Nueva » (3), Antonio Gibello, directeur du quotidien du soir « El Alcazar » (4).

A nouveau, face aux risques du pluralisme des partis, des individualités se dressent. Quarante ans après, l'Espagne voit une nouvelle génération s'insurger contre le libéralisme. Souhaitons qu'elle n'ait pas à payer à nouveau le lourd tribut du sang ;

---

(1) Confederacion Nacional de Combatientes — Edificio Astygi, Calle San Romualdo, MADRID - 17.
(2) Falange Espanola — Castellana, 19 - MADRID.
(3) Fuerza Nueva — Calle Nunez de Balboa, 31 - MADRID.
(4) El Alcazar — Calle San Romualdo - MADRID - 17.

François GERMAIN
et José GARCIA.

# MAURRAS et le voyage d'Athènes

*Au bel instant où elle n'a été qu'elle-même, l'Attique fut le genre humain.*

CHARLES MAURRAS.

L'année 1896 est couronnée par les jeux olympiques qui se tiennent à Athènes. Charles Maurras, alors rédacteur à *La Gazette de France,* journal royaliste, est envoyé en reportage. A son retour, quelques mois plus tard, il publie *Le voyage d'Athènes,* récit de son pèlerinage aux sources de l'art classique. La dédicace du livre est adressée...

« *A*
*Monsieur Gustave Janicot*
*Directeur de la Gazette de France*
*qui ayant envoyé*
*en Grèce*
*l'auteur de ce livre*
*vit*
*aller et venir*
*le visage*
*d'un homme heureux* » (1)

Avec quels sentiments Charles Maurras se mêle-t-il à la terre grecque ?

Assurément peu ceux d'un historien préoccupé par les origines obscures de l'art attique, ou les périodes sombres durant lesquelles l'élite intellectuelle et artistique devait, contrainte et forcée, se mêler à l'Orient. Un certain *régionalisme méditerranéen,* pour reprendre l'expression de M. Marcel Mourre, lui est de même étranger, en dépit de sa

---

(1) **Le voyage d'Athènes,** Plon, 1939.

qualité de félibre. Athènes ne représente pas non plus pour lui cette « divinité municipale » entrevue par Maurice Barrès. Ce que cherche Maurras, c'est la trace du *miracle grec,* de l'instant immortalisé où le particularisme athénien se fondit et se confondit dans l'universel : « Ce que nous cherchons dans la Grèce, c'est ce qui lui donne son rang sur le monde antique et moderne, ce par quoi elle se distingue de tout le reste, ce qui fait qu'elle est elle et non la barbarie. C'est l'âge de la grécité proprement dite, de l'hellénisme pur qui dura deux ou trois cents ans environ pour la statuaire » (1).

La quête de l'Unité qui a tant préoccupé le Martigais, fut placée au couronnement de l'art humain en Attique. Pour cela, les Grecs s'étaient dissipés : « Avant de trouver l'essentiel et même après l'avoir trouvé, les Grecs ont cueilli tout le reste, l'artificieux, le bizarre et aussi bien le laid. Oui, le laid. » (2).

La recherche de la perfection chez les Anciens s'identifie à la mesure. Le triomphe de l'art attique marque de fait le triomphe de la raison, c'est-à-dire de la mesure et du triomphe de la vie. De la primitive discorde de la nature est né un accord durable, une polyphonie dans l'unité. De son désarroi moral et intellectuel initial, Charles Maurras inspiré par l'équilibre et l'harmonie grecs arrive à découvrir les lois fondamentales. Ce qui permet de dire que le classicisme maurrassien est une *passion dominée.*

Maurras dresse le portrait de l'homme athénien saisissant l'Universel par son âme et son corps : « Le signe distinctif de l'homme d'Athènes était de posséder à un degré de force unique, ce par quoi les hommes sont hommes, la raison ». « Ce peuple d'hommes d'élite », comme Lamartine nomma les Athéniens, eut ceci de particulier : « il prit plaisir à imaginer les relations stables, permanentes, essentielles. L'esprit philosophique, la promptitude à concevoir l'Universel pénétraient tous ses arts, principalement la sculpture, la

---

(1) **Anthinéa** : Flammarion 1901.
(2) Op. cit.

poésie, l'architecture et l'éloquence. Dès qu'il cédait à ce penchant, il se mettait en communion perpétuelle avec le genre humain. A la bonne époque classique, le caractère dominant de tout l'art grec, c'est seulement l'intellectualité ou l'humanité. »

Lors de son arrivée à Athènes, Maurras est saisi par l'atmosphère de tragédie, de mort universelle que dégage l'environnement de la cité : « La volonté de Périclès avait banni l'esclave de ces entreprises publiques. Les meilleurs ont ici imprimé le meilleur d'eux-mêmes. Ce n'a pas été éternel. » Un simple regard sur le Parthénon, et l'homme est renseigné sur la fragilité de l'œuvre qu'il entreprend, aussi vaste et démesuré qu'en soit l'objectif. Le chaos de l'antique cité athénienne n'en demeure pas moins un appel fascinant à un nouvel affrontement contre le destin. A la menace infinie de la mort répond la certitude de l'homme en son pouvoir sur la nature, à sa domestication, à sa maîtrise. C'est ainsi, par l'établissement d'un ordre éternel que l'homme accomplit sa fonction de médiateur entre le Ciel et la Terre, entre le fini et l'infini : « N'être point un profane, entendre le mystère de conciliation que suppose une chose belle, sentir avec justesse le mot du vieux pacte conclu entre la savante fille du ciel et la tendre fille de l'écume, enfin se rendre compte que ce parfait accord ait été proprement la Merveille du Monde et le point d'accomplissement du genre humain, c'est toute la sagesse qu'ont révélée successivement à leurs hôtes la Grèce dans l'Europe, l'Attique dans la Grèce, Athènes dans l'Attique, et, pour Athènes, le rocher où s'élève ce qui subsiste de son cœur...

« ...Quand, au plus haut de l'escalier, je rouvris les yeux, la première colonne des Propylées se tenait debout devant moi : toute dorée, mais toute blanche, jeune corps enroulé d'une étoffe si transparente qu'on n'en saisit point la couleur, la chair vive y faisant elle-même de la lumière.

« Elle montait des solides dalles de marbre, ferme sur sa racine élargie à la base. Dans toute la longueur, comme des ruisseaux d'un feu sombre, les cannelures symétriques s'enfuyaient dans le libre élément aérien où brillait un som-

met misérable et meurtri. Il fallut peu de temps pour prendre connaissance de la silhouette souffrante et souffrir avec elle, avec tout le sage univers, de tant de coups barbares qui l'ont décapitée. Son svelte chapiteau et le fardeau que porta cette belle tête gisaient ensemble sur le sol et leurs débris, comme le seuil de quelque cimetière supérieur, manquèrent de me tirer des larmes. Si j'avoue n'en avoir versé aucune, oserai-je écrire ce qui suivit ? Pourquoi non, si j'osai le faire ? Sur cette colonne, aperçue la première du chœur des jeunes Propylées, j'entourai de mes bras l'espace, autant que je pus en tenir, et, inclinant la tête, non sans prudence à cause d'une troupe d'Américains qui se rapprochaient avec bruit, prenant même grand soin que l'on me crut en train de mesurer la circonférence, je la baisai de mes lèvres comme une amie.

« ...Je me demande ce (*que*) n'avait point (*ce fût tronqué des Propylées*) ou ce qui pouvait lui manquer avant sa blessure et du temps qu'il jouissait d'une forme intacte. N'était-il, à la lettre, ce que nous entendons aujourd'hui par un dieu ? Il signifiait un plaisir tout à fait exempt de douleur, un mouvement libre et un acte pur. Simple accident de la vie et de la nature, il les résumait et les expliquait toutes deux. De la vie et de la nature à qui leur destinée, le plus communément, a bien défendu d'être belles, le voici, me disais-je, qui élève comme un peuplier au milieu d'un herbage nain, le bonheur insolent qui lui a valu d'être beau. Il est la fleur de l'Etre. Il est le contraire de l'Etre. Il est le rare, il est l'unique, en même temps que le commun et l'universel. Il est de ce chaos dont les éléments se divisent, et sa génération atteste l'industrieuse main, le pouvoir unificateur de la claire raison de l'homme couronnée du plus tendre des sourires de la fortune. Dans le déraisonnable, le mouvant, l'incompréhensible, il pose clairement le rythme assuré d'une loi : de l'inimitié infinie, il tire un accord immortel. » (1).

La sagesse grecque fait donc découvrir à Maurras la nature du romantisme. Ce romantisme qu'il avait vécu jusque dans les conséquences extrêmes de sa logique, sans frein

---

(1) Op. cit.

ni règle extérieure aux passions et aux sentiments, sans mesure à l'ivresse d'absolu : « Si la sensibilité est la source précieuse de notre vie générale, elle n'en saurait être le principe directeur. »

La cause du mal résidait dans l'oubli de « la haute et délicate sagesse pratique qui maîtrisa et qui consola un Ulysse à travers ses épreuves en l'empêchant de croire stupidement que les voluptés sont sans bornes » (1). Ainsi, Maurras soulignait la différence fondamentale existant entre le classicisme et le romantisme. Dans la représentation du monde établie par chacun des deux arts, la liberté de création, la faculté de tout accepter et de tout aimer, l'avidité à capter la réalité dans son ensemble, se situent à des degrés différents. L'art classique adopte cette attitude *in principio,* de manière à pouvoir exercer une sélection, un tri, et plus généralement, à repousser les phénomènes étrangers à sa nature. L'art romantique, contrairement au précédent, suppose cette attitude *in fine,* en quelque sorte comme la conclusion, l'achèvement d'une longue maturation. Entre la force du sentiment et celle de la raison, Maurras opta pour la raison. Cet amour de la raison étant avant tout un amour de la vie : « Il veut vivre, s'emparer, s'assurer d'une multitude de biens. Il est tout yeux, tout âme pour les astres, la mer, les prairies, les jardins, les vignes et les blés, un peu ivre de tout ce que lui manifestent la terre et le ciel » (.). Cet acquiescement aux appels infinis du monde, davantage sensible lors de sa jeunesse, ne sera jamais renié par Maurras · mais comme nous l'avons vu précédemment, cette passion de la vie est une passion dominée, qui appelle l'ordre et la raison : Quelque chose n'apparaît, fleur d'héroïsme ou de sainteté, fleur de majesté ou de grâce, qu'en raison de l'ordre secret qui rassemble les divergences, compose les inimitiés. Sans la forme idéale, sans l'unité secrète qui les étreint jusqu'à leur extrême pourtour, le vent extérieur ou l'intime faiblesse les ramènerait vite à participer de cette liberté infinie que donne la mort. La mort seule admet, comprend, tolère, concilie *tous* les mouvements, dé-

---

(1) et (2) : **Oeuvres Capitales,** Flammarion, 1954.

noue tous les liens, brise toute les chaînes, en un mot affranchit de toutes les sujétions et déterminations qui forment la trame essentielle de chaque vie, mais qui se resserrent et se compliquent dans la mesure de l'élévation et de la dignité de chaque vivant » (1).

Faisant suite à la découverte de la raison et de la beauté classique, un autre sentiment, politique celui-là, habite Maurras : « Mon ami Barrès s'est publiquement étonné que j'eusse rapporté d'Attique une haine aussi vive de la démocratie. Si la France moderne ne m'avait persuadé de ce sentiment, je l'aurais reçu de l'Athènes antique. La brève destinée de ce que l'on appelle la démocratie dans l'antiquité m'a fait sentir que le propre de ce régime n'est que de consommer ce que les périodes d'aristocratie ont produit. La production, l'action demandait un ordre puissant. La consommation est moins exigeante : ni le tumulte, ni la routine ne l'entrave beaucoup.

« Des biens que les générations ont lentement produits et capitalisés, toute démocratie fait un grand feu de joie. Mais une flamme est plus prompte à donner des cendres que le bois du bûcher ne l'avait été à mûrir... L'énormité de notre capital national ne doit pas engendrer de trompeuse sécurité. Etre nationaliste et vouloir la démocratie, c'est vouloir à la fois gaspiller la force française et l'économiser, ce qui est, je crois, l'impossible » (2).

L'importance des rapports entre l'esthétique et la politique dans la pensée de Charles Maurras n'est plus à démontrer. En citant M. Jacques Paugama « c'est pour avoir découvert la Grèce, qu'il est devenu royaliste... », plus exactement, nous disons que la vision des splendeurs athéniennes n'a pas tout à coup révélé à Maurras l'ordre classique dont il était le familier, mais elle a confirmé le Poète dans les grands principes d'ordre et d'harmonie auxquels il s'était

---

(1) : **Quand les Français ne s'aimaient pas,** Bibliothèque des Oeuvres Politiques, 1913.

(2) : **Le voyage d'Athènes,** Plon, 1939.

(2) : **L'Age d'or du maurrassisme,** Denoël, 1971.

rattaché. Parmi ceux-ci, remarquons la dualité de l'être fini, la nécessité pour l'intelligence de s'accorder aux auxiliaires naturels, la possibilité d'atteindre un « point de perfection et de maturité » où les Principes fondamentaux seront conciliés au plus fort de leur tension dans une unité, œuvre de mesure.

Le dépaysement allié à une puissante volonté de ressourcement intellectuel et esthétique servirent de mentor au futur maître du nationalisme intégral : « Dépaysé, tous mes circuits me ramenaient ainsi à réfléchir sur mon pays ou sur moi-même. C'est de la sorte qu'on se fait et qu'on se retrouve sans cesse, car personne ne peut s'extirper du milieu de soi » (1).

Cinq années après le voyage d'Athènes, Charles Maurras abordera de front la notion de civilisation.

En quoi consiste, selon Maurras, le grand effort d'une civilisation ? A sortir de la confusion, c'est-à-dire, à distinguer, analyser et classer en vue d'*organiser*. Pour cela, *la sainte notion des limites,* non seulement dans l'art, mais dans la pensée, dans la science des mœurs, demeure un point capital. Face au gigantisme de l'appareil démocratique et au collectivisme, Maurras situe le bien, non dans les choses, mais dans l'ordre des choses, non dans le nombre, mais dans la composition, non dans la quantité, mais dans la qualité.

Le point de perfection et de maturité atteint par le monde grec à l'apogée de civilisation n'est autre qu'une mise en application de ces principes.

Dans la mesure où le concept de civilisation est définissable par l'histoire, nous nous aperçevons que le legs moral, intellectuel et artistique de la Grèce antique, parvenu jusqu'à nous, constitue un puissant témoignage de ce qu'une civilisation, en dépit de la fureur destructrice de l'homme, peut transmettre aux siècles futurs et, ce faisant les rendre débiteurs.

---

(1) **Œuvres Capitales,** Flammarion, 1954.

Ce que Maurras a distingué aussi dans la civilisation grecque, un professeur de philosophie classique de l'Université de Bâle, âgé de vingt-six ans, nommé Frédéric Nietzsche, essayait quelques années auparavant (en 1872 de le démontrer en publiant un essai, *La naissance de la tragédie*. D'après Frédéric Nietzsche, la civilisation hellénique était le produit harmonieux de la fusion de deux éléments de base, l'*appolinien* et le *dionysiaque*. Cette analyse du philosophe allemand, sera reprise, sans doute inconsciemment par Maurras, et sans vouloir établir pour cette période aucun autre parallèle entre les œuvres respectives des deux hommes, on peut constater qu'ils s'accordent sur ce caractère essentiel de la civilisation antique.

L'expérience grecque se solde pour Maurras par une prodigieuse moisson où les trois grandes lignes d'action de son œuvre, *in stato nascendi,* seront définies de façon intangible : la primauté absolue de la raison sur le sentiment, le mépris de la démocratie, et la défense de la civilisation classique au travers de l'héritage intellectuel dont notre propre civilisation bénéficie.

Guillaume DE FERETTE.

Pierre GRIPARI

# Le Vampire de la Place Rouge

*Le présent texte constitue la presque totalité de l'épilogue d'un livre intitulé : PEDIGREE DU VAMPIRE, lectures commentées, à paraître aux Editions L'Age d'homme, Lausanne.*

En 1924 mourut à Moscou le plus dangereux sorcier de l'histoire, qui avait déchaîné, sur la Russie et sur le monde, le plus effroyable ouragan de forces mauvaises que l'humanité ait jamais subi. Je veux parler, on l'a deviné, de Lénine, comme chacun sait, le père du communisme.

Après sa mort, les plus fanatiques de ses disciples utilisèrent, pour l'embaumer, des méthodes toutes nouvelles, mille fois plus efficaces que celles dont usaient les anciens Egyptiens pour rendre éternels les corps, et avec eux les âmes de leurs Pharaons. On construisit pour lui, toujours à l'imitation de l'ancienne Egypte, un véritable hypogée, un sépulcre souterrain où il fut déposé, à l'abri du soleil, dans un cercueil de verre, exactement comme la célèbre Blanche-Neige, cette autre morte-vivante. Enfin, à l'occasion des funérailles, on improvisa toute une liturgie avec pleurs et fleurs, défilés et discours, pancartes et banderolles, articles de journaux, livres, poèmes, peintures et photographies, gravures et statues, tout cela sur le thème : Lénine n'est pas mort, il vit dans nos cœurs, dans son œuvre, dans le pays entier, le grand Lénine est plus vivant que jamais...

Le monde occidental suivit cette exhibition d'un œil amusé, n'y voyant qu'une manifestation de plus de la superstition byzantine, du masochisme marxiste et de la servilité révolutionnaire. Mais il s'agissait bien d'autre chose que cela ! Sans le savoir, on venait d'assister à une opération de magie noire, renouvelée des sorcières de l'Hémus, soigneusement étudiée, mise au point dans ses moindres dé-

tails — et cette opération, hélas, avait parfaitement réussi ! A l'heure même où j'écris, Lénine vit encore, à l'état de vampire, dans le mausolée de la Place Rouge, sous les murs du Kremlin.

Au bout de quelques mois, on s'aperçut que le vampirisme, dont les pays slaves sont, depuis toujours, le terrain d'élection, se répandait à nouveau, et d'une manière inquiétante. Pis encore : une nouvelle espèce de morts-vivants était apparue, déchristianisée, matérialiste, antireligieuse qui ne craignait plus rien de la croix, ni de l'eau bénite, ni des fleurs d'ail, ni même du soleil... Plus actifs et plus contagieux encore que leurs ancêtres de l'époque romantique, ces vampires révolutionnaires se multipliaient en progression géométrique, non seulement à Moscou, en Russie et en U. R. S. S., mais au-delà des frontières et, par l'intermédiaire des partis communistes, dans le monde entier.

Heureusement pour le monde, Staline était le nouveau Tsar. Ayant eu vent de la chose, il fit assassiner Serge Kirov, un de ses proches collaborateurs, par un homme de main nommé Nikolaïev, qui accusait Kirov d'avoir vampirisé sa femme. Armé d'un révolver chargé à balle d'argent, Nikolaïev abattit Kirov, dont le corps fut aussitôt enlevé aux fins d'autopsie. Le rapport des médecins du Kremlin ne laissa aucun doute : le mort avait été contaminé par un vampire de la nouvelle espèce.

Staline comprit que, face à un tel danger, les méthodes démocratiques n'étaient plus de mise : tous les moyens étaient bons, même les plus atroces, pour se débarrasser de ce fléau ; seule comptait l'efficacité. Il fallait, non seulement enrayer cette épidémie, puis la faire régresser, mais anéantir jusqu'au dernier tous les porteurs de germes, quels que fussent leur âge, leur sexe, leur situation ou leur talent.

Ainsi s'explique, et ainsi seulement, le spectacle ahurissant que le parti communiste russe donna au monde entre 1925 et 1953 : assassinat méthodique de tous les militants de quelque importance et de leurs familles, à l'exception de la poignée de purs qui entourait Staline ; épuration sanglante dans les rangs du Parti, jusque dans les campagnes

les plus reculées ; emploi systématique de la torture et de la délation pour détecter tous les suspects ; décapitation de plusieurs partis frères à l'étranger ; envoi en Espagne, durant la guerre civile, d'un corps expéditionnaire, non pour lutter contre Franco, mais au contraire pour anéantir la gauche espagnole ; extermination totale des membres survivants dudit corps expéditionnaire dès leur retour en URSS : soutien à Tchang Kaï Chek contre les communistes chinois, etc...

Une telle ligne de conduite faisait de Staline l'allié naturel de Mussolini, de Hitler, bref des anticommunistes les plus déterminés de la planète. On le vit bien en 1939, lorsqu'il signa avec Von Ribbentrop le célèbre pacte d'agressions anti-polonais, ayant appris que la malheureuse pologne avait été profondément contaminée, malgré la précaution qu'il avait prise, quelques années plus tôt, d'inviter à Moscou les dirigeants responsables du Parti Communiste polonais pour les y faire mourir.

Malheureusement Von Ribbentrop, en revenant de signer le pacte, rapportait en Allemagne le germe fatal. Un ans plus tard, Hitler et son Etat-major étaient devenus vampires à leur tour. Staline, qui se fiait à eux, ne se doutait de rien quand les forces allemandes attaquèrent son empire, sans provocation d'aucune sorte, en juin 1941.

On sait comment il en vint à bout et se débarrassa, à la faveur des événements, du vampire Trotzky, réfugié au Mexique où il risquait, à son tour, de créer un nouveau foyer d'infection. Mais, la guerre finie et Trotzky liquidé d'un coup de piolet à fer d'argent dans la boîte crânienne, rien n'était résolu encore. Les mouvements de troupes et de populations, les flux et les reflux, les déplacements des fronts, les fraternisations, les exodes, tout cela ne pouvait que favoriser une nouvelle diffusion du fléau. Presque maîtrisée en 1939, l'épidémie s'était rallumée de plus belle et touchait à présent l'Europe entière, l'Asie du Sud-Est, et même les Etats-Unis d'Amérique. Il fallut tout recommencer.

Ce qu'on appelle la guerre froide fut en réalité un camouflage adroit, à l'abri duquel Staliniens et Américains,

tout en se livrant, pour le public international, à l'énorme parade de défis et d'injures que l'on sait, collaborèrent en secret contre l'ennemi commun : le vampirisme léniniste. Pour empêcher le mal de s'étendre, Staline, une fois de plus, bloqua ses frontières et rendit obligatoire le passeport intérieur, empêchant ainsi les citoyens de se déplacer sans motif et sans contrôle. Parallèlement, le sénateur Mac-Carthy traquait, aux U. S. A., les Américains suspects d'avoir attrapé le virus et dont Staline, chaque fois qu'il le pouvait, lui communiquait les noms.

A la mort de Staline, en 1953, son successeur Kroucht-chov, croyant un peu trop tôt la partie gagnée, voulut renoncer prématurément aux mesures prophylactiques. C'est ainsi qu'il provoqua, en 1956, une nouvelle flambée de la maladie, et dut faire machine arrière. Mais il semble que, depuis 1960, la vague soit enfin retombée. De l'avis des spécialistes, les rares cas qui se présentent encore sont désormais soignés en clinique, et ne nécessitent plus les brutales épurations des années vingt, trente, quarante et cinquante de ce siècle.

En Chine, cependant, le vampirisme sévit encore à l'état endémique, et cet immense empire est périodiquement déchiré par une lutte sans pitié entre les forces de mort et les forces de vie. Mais de quel côté sont les unes, de quel côté les autres ? On en discute encore. L'interprétation des événements est d'autant plus ardue que vampires et contre-vampires se réclament, les uns comme les autres, de la pensée de l'Empereur Mao Tsé Tung. La Chine, heureusement, s'entoure d'elle-même d'un cordon sanitaire aussi étanche que possible, et rares sont les Chinois, vampires ou non, qui arrivent à quitter le pays autrement qu'à l'état de cadavres.

Mais Lénine, dans tout cela ? Qu'attend-on pour lui percer le cœur ou pour le brûler vif ?

Eh bien, c'est simple : Lénine, c'est le Mao Tsé Tung des Russes : on ne peut lutter contre lui qu'en se servant de son nom, qu'en citant ses paroles, qu'en reprenant lâchement tous ses ties de langage. Dans ces conditions, il est impossible d'y toucher, bien qu'il soit, on l'a vu, le prin-

cipal responsable. Le peuple russe, comme tous les peuples, a besoin de certitudes bien tranchées, de chefs visibles, d'autorités au-dessus de tout soupçon, d'ennemis sans entrailles, pervers et inhumains, de mensonge vital. Le mausolée fermé, le traître disparu de son cercueil, il ne comprendrait plus. Et quand un peuple perd jusqu'à l'illusion de comprendre, on peut s'attendre à tout !

Le Pouvoir soviétique a donc fait ce que font tous les pouvoirs en pareil cas : il a adopté une solution provisoire, une cote mal taillée, un simple palliatif ; Le vampire est toujours dans sa cage de verre, à l'intérieur de son mausolée, mais gardé nuit et jour par des soldats vert-de-gris qui se relaient régulièrement à la porte et à l'intérieur, baïonnette au canon. Les baïonnettes sont en argent massif, mais peintes et camouflées en baïonnettes ordinaires, de sorte que le public ne s'aperçoit de rien. Au premier mouvement suspect de la momie vivante, ces gardes ont pour mission de lui percer le cœur. Le vieux Croquemitaine le sait, joue le jeu et feint d'être mort, en attendant patiemment son heure... Après tout, il a l'éternité devant lui !

Bien sûr, la précaution est bonne et cela vaut mieux que rien, mais il suffit de si peu de chose pour que le vampire se libère ! Que la terre tremble, comme à Pékin, ou que les sentinelles s'endorment, comme à Jérusalem...

Nous ne serons vraiment tranquilles que quand le Parti communiste russe aura pris enfin la courageuse, la déchirante mais nécessaire décision de transpercer, de brûler, de réduire en cendres, une fois pour toutes, le vampire de la Place Rouge.

En attendant cette mesure de sagesse, qui ne saurait tarder, rendons encore une fois hommage au Tsar Staline, à ce prince généreux qui, pour sauver l'humanité d'un hideux péril, n'hésita pas à se priver lui-même de plus de quarante millions de ses sujets — le double de ce qui lui a coûté la seconde guerre mondiale !

Pierre GRIPARI.

Pierre GRIPARI

# Michel TOURNIER
# et le Mythe de la Phorie

Quel que doive être son avenir, Michel Tournier apparaît, dès aujourd'hui, comme un des plus grands écrivains contemporains de langue française. A ne considérer que ses trois premiers romans, il y a là tout un trésor de pensée, de symboles, de personnages, de situations qu'un auteur plus roué, ou plus avare, n'aurait pas manqué de délayer en une vingtaine de volumes...

Le mythe du portage, ou plutôt, comme il l'appelle, de la phorie, constitue le thème dominant de son second livre : *Le roi des aulnes.*

Il est écrit, dans le *Zarathoustra* de Nietzsche :

« Je vais vous parler des trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, comment le chameau devient lion, et comment pour finir le lion devient enfant. »

Le héros du *Roi des aulnes* subit ces mêmes métamorphoses. Mais, malheureusement pour lui, il les subit dans l'ordre inverse : d'enfant, il devient lion, c'est-à-dire chasseur et prédateur — et puis le lion devient chameau, esclave, bête de somme.

Il se nomme Abel Tiffauges. Par son prénom il s'apparente au nomade primitif, et au premier assassiné de l'Histoire. Par son nom il évoque Gilles de Retz, le célèbre sorcier ravisseur, pédéraste et assassin — le Barbe-Bleue de la légende.

Nous l'avons dit, il est d'abord enfant. Pas seulement dans le sens où l'entend Nietzsche : « innocence et oubli, renouveau et jeu, premier commencement et sainte approbation. » Il l'est aussi dans le sens où l'entend Freud : un « pervers polymorphe », un peu voyeur, un peu fétichiste, un peu vampire, et plus qu'un peu homosexuel.

Avant même de voir clair en lui-même, il acquiert la certitude de posséder un destin particulier, secrètement tissé dans l'étoffe de l'histoire. Autour de lui les signes s'accumulent. D'abord mal adapté à la vie de collège, il se voit bientôt protégé, soutenu et suivi par il ne sait quelles forces.

Il découvre d'abord, dans *la légende dorée*, le mythe de Saint-Christophe, le bon géant porteur du Christ. Il est lui-même « porté » par un de ses condisciples, qui va jusqu'à mourir pour lui. Enfin le collège prend feu, à point nommé pour le sauver d'une mesure disciplinaire.

Plus tard, devenu garagiste, il découvre, presque accidentellement, sa vocation profonde, ce qui va devenir la passion de sa vie, sa fonction dans l'univers : porter des enfants. Une première expérience, avec une petite fille, se termine en catastrophe, car les petites filles ne sont pas des enfants... Au moment même où il se voit perdu, accusé de viol, menacé des Assises et du bagne, la mystérieuse complicité dont il bénéficie de la part de l'univers se manifeste une fois de plus. Cette fois ce n'est pas le collège qui prend feu, c'est le monde. Nous sommes en 1939.

Grâce à la guerre, Tiffauges découvrira la colombophilie, puis la captivité, puis enfin l'Allemagne, terre des symboles, des essences pures, où s'accomplira son destin.

Je ne donne pas de détails et j'ai peut-être tort, car je risque de faire passer ce roman pour une œuvre obscure et abstraite, alors que c'est un vrai roman, dramatique à souhait, aussi concret que possible, plein de trouvailles, de mouvement, d'humour — écrit de plus dans une langue aussi vivante que belle. Mais je m'en tiens à mon fil conducteur, au thème du portage, de la phorie, qui donne au livre son unité.

D'abord chauffeur de camion dans un stalag de Prusse Orientale, Tiffauges découvre la grande forêt mazurienne, après quoi il est détaché à la réserve de chasse de Gœring, « l'ogre de Rominten ». Cet épisode, qui est un des sommets de l'œuvre, donne à Michel Tournier l'occasion d'improviser de chic, de tirer du néant toute une symbolique animale : le cerf, nous explique-t-il, est, comme tous les ruminants, une bête à traction avant, dont toute la force est concentrée dans le garrot et le poitrail. C'est par ailleurs une bête phallique : sa ramure est une efflorescence, un effet, un reflet de son sexe, Le cheval, au contraire, est une bête anale, entièrement propulsée par le bipède arrière. C'est l'animal porteur, *phorique* par excellence. Il porte son cavalier. Si le cavalier lui-même porte un petit garçon, c'est l'extase. Et s'il porte ce petit garçon après l'avoir enlevé, c'est la perfection même.

C'est ce que fait Tiffauges dans l'épisode suivant, où il devient bête de proie, ravisseur, « l'ogre de Kaltenborn ». Et c'est là que l'esprit devient lion.

Le cheminement est naturel, évident, inévitable : pour que l'acte de porter soit possible, le porteur n'a le choix qu'entre trois solutions : ou bien séduire l'enfant pour le persuader de se laisser faire, ou bien l'enlever d'autorité, ou bien, au contraire, se voir requis par lui, et lui obéir.

Jusqu'ici notre héros, encore mal sorti de l'enfance, se contentait de séduire. A présent il parcourt la campagne, à cheval, à la recherche d'enfants blonds, les plus proches possibles du type germanique idéal, pour les enlever à leurs parents et les incorporer de force à une pépinière de jeunes SS où ils suivront une formation, à la fois militaire et idéologique, qui fera d'eux la race de l'avenir. Cette partie du roman contient des pages d'une poésie intense, les plus belles peut-être qui aient été écrites en français depuis la dernière guerre.

Et puis, c'est l'écroulement du Reich, et à cette occasion s'opère la dernière métamorphose, celle où le lion devient chameau. Tiffauges recueille un enfant juif qu'il a

trouvé dormant sur le bord de la route, en pyjama de déporté. Il le cache, il le soigne, et finalement tombe en son pouvoir, se voit pris à son propre jeu. Pendant que les Russes prennent d'assaut la forteresse et massacrent les enfants SS, l'enfant juif porte-étoile monte sur les épaules de Tiffauges, le guide et le conduit jusqu'à un marécage où tous les deux, monture et cavalier, s'enlisent. C'est sur cette vision, curieusement ambigue, mais d'une beauté poétique indéniable, que s'achève ce chef-d'œuvre.

On en sort comme d'un rêve, d'un rêve qu'on n'aurait pas très bien compris, dont on reste troublé autant qu'émerveillé, perplexe. Car enfin, pourquoi ce suicide à deux, si voluptueux soit-il ? N'y a-t-il pas, chez cet enfant comme chez cet homme, un certain goût de l'auto-destruction, une certaine pente pour l'esclavage, une secrète vocation pour la passivité ? Je ne peux m'empêcher de penser, par moments, qu'Abel Tiffauges « s'est fait avoir », et que cet ogre chaleureux, ce ravisseur aux mains expertes, à l'esprit vaste et au grand cœur méritait de finir beaucoup mieux. Bien sûr, l'enfant qu'il porte, c'est un peu le Christ... Mais il évoque aussi, et singulièrement, ces sorciers « chevaucheurs » qu'on rencontre ça et là, dans les mythologies germanique et slave, telle par exemple la fille du centenier cosaque dans le Vü de Gogol...

Quoi qu'il en soit, voici un livre à lire et un auteur à suivre, sachant que les deux autres romans parus : *Vendredi* et *Les météores* ne sont pas moins riches que celui-ci.

*
**

# L'ŒUVRE DE POWYS

## *UN TRAITE DE SORCELLERIE*

*John Cowper Powys* (1) : Gallois d'origine, s'exile une trentaine d'années aux USA ; sa vie y est celle d'un « acteur philosophique » (comme il nous l'a présenté dans son « Autobiographie »). Conférencier ambulant, il joue devant ses auditoires Dante, Gœthe, Rabelais... Rabelais et la recherche du « bon compagnon bien couillu ». Powys vit avec et dans les textes de ses maîtres, de ce contact naît une œuvre : romans, poèmes, critiques... Celle-ci est difficile, consistante, exigeante, mais puissante et dense, à l'extrême.

Elle traite de « questions vitales » (2) : son inspiration faite de mysticisme et de sensualité cherche obstinément le secret de la pensée humaine dans les rapports des êtres, leurs contacts avec les paysages, les animaux, les objets. En 1937 Powys se retire au Pays de Galles ; se proclamant celte authentique, il rejoint les mânes de Caractacus en 1963.

Nous nous attacherons à découvrir les grands thèmes de son œuvre, son style, ses absessions, ses craintes dans ses quelques ouvrages disponibles en langue française.

## I — *L'ENRACINEMENT OU L'ILLUSION VITALE*

Dans « Givre et Sang » (3) (Duc-Dam) la langue de Powys déborde à son habitude, nous bouscule par ses excès,

---

(1) Cf. « Granit » (facture comparable aux « cahiers de l'Herne »). Diffusion du Nouveau Quartier Latin, 78, Bd, Saint-Michel, 75006 PARIS.

(2) H. Miller « Les Livres de ma vie ».

(3) « Givre et Sang » 1925, Ed. Seuil, 1973.

nous surprend par sa précision. L'homme dans ce déferlement se retrouve à sa véritable dimension : modeste, selon toutes nos peurs et superstitions païennes, selon la toute puissance des éléments, et les dieux dans cet affrontement sont remis dans leurs niches.

Powys par le choix des sites, des hommes, montre son attachement aux « lieux historiques », lieux magiques chargés de traditions, de la geste, de « l'ondulation fantomatique des générations qui s'y sont succédés ». Seuls certains « voyants » perçoivent le message de ces lieux « induits » où il n'y a pas d'intrus.

L'enracinement de l'individu ressort, s'exhale des pages descriptives de « Givres et Sang », description de paysages, du temps avec force considérations et détails météorologiques. Les paysages sont tourmentés révélant « le tremblement tellurique » qui parcourt l'œuvre de Powys. Tremblement qui suit l'auteur dans la recherche de son « authenticité celtique », rejoignant la quête perpétuelle et mystérieuse de notre destin. Powys nous invite au dépassement du réel, au mystère, « à une vision magique » de la vie. La vie qui tend les forces animant la pensée et le sexe de l'homme, sécrétant la *Perversité* et la sensualité.

Le héros, marqué du signe de la mort (ouer), est « hanté par cette destruction qu'est la paternité », perte de substance, malgré l'appel atavique du sang à la perpétuation du nom de la race.

Le Givre « image parfaite d'une sexualité qui se contient, se fige en une extase immobile », jouissance stérile.

Le Sang qui veut « couler éternellement » : comment refuser la paternité (1) « contre la volonté opiniâtre des morts, concentrée pendant six cent ans, et qui cherchait à se projeter dans l'avenir. »

L'homme doit-il se contenter de l'illusion vitale », suite d'extases impersonnelles fruit d'un « érotisme cérébral » ?

---

(1) Givre et Sang, **infra.**

## II — *LES FUYANTES ETERNITES*

« Devant les terribles jours norois, le jour d'Odin, le jour de Thor qui lui paraîssaient plus lourd de présages sinistres que ne le furent jamais l'homme au trois bâtons et le pendu de l'imagerie de la Tourbière, son expression révélait à quels déchirements intérieurs il était en proie » (2). Roman ou s'exprime toute la maturité et le talent de Powys « les sables de la mer » marmite en ébullition de l'humain et de l'ultra humain. Les âmes avec leurs formidables tempêtes se heurtent à la torture antidiluvienne, contemplent la buée du souffle « des chevaux invisibles de l'aurore » se perdent dans cette nature aux « mousses de végétation amphibies aux tons pâles et glacés de la mer. »

Monde de symboles, l'intérieur des maisons, atmosphère chargée des relations magnétiques entre individus (le magnétisme sympathique). Powys cadence notre lecture avec ses perspectives, ses oppositions, ses changements de niveaux, ses répétitions guidant notre attente rythmée « un temps, encore un temps et la moitié d'un temps. » Les sentiments secrets s'étalent, l'obsession du viol non commis, ils révèlent la rare importance de l'élément impersonnel au cours des étapes successives du plaisir lascif. Powys nous donne un véritable traité de la science érotique, démystifiant « la phrase sociale des rapports entre les sexes. »

...« Contempler les jambes polies de Pegs qui étincelaient si admirablement dans cette enveloppante lumière nacrée, avait en premier lieu éveillé chez lui une vive impression de contentement...

« Mais à l'instant ou il s'aperçut que la jeune fille savait qu'il la regardait dans cet esprit-là et en éprouvait de son côté du plaisir, il fut envahi par une sensation dont la toute-puissance était à faire trembler. »

L'amour ne doit entamer l'intégrité de chacun : « un homme qui même vivant avec une femme, ne vit pas seul, n'est homme qu'à demi. » La possession, la jouissance est

---

(2) « Sables de la mer » (1934), Livre de poche, 1972.

toute intérieure, diaphane, et rejoint dans sa quête « le sous bassement excrémentiel de l'existence ». Les personnages de Powys ont le pouvoir de percevoir à travers l'opaque, d'être réceptifs à l'invisible, d'agir sur l'inanimé : « quand exactement l'objet de l'adoration d'un fétichiste devient-il animé ? A quel moment précis la pierre, le morceau de bois, la poupée recueillent-ils les éléments vivants qui leur composent une identité pour devenir aux yeux de leur adorateur quelque chose de plus que la substance inerte que la raison voit en eux ? »

## III — *LE FRAGILE ET PROFOND BONHEUR*

Somme de mille cent soixante quinze pages dans l'édition originale anglaise « Les enchantements de Glastonbury » (1) 1932, n'a pas reçu tous les soins requis dans sa traduction. Cependant malgré quelques blessures l'œuvre de Powys ressort avec force de ce monument d'imagination, d'invention. L'auteur qui connaît le *mal,* la puissance des instincts, se cache sous les traits d'Evans qui recueille tous les fantasmes powysiens. Certes un long combat, une douloureuse torture permettent de vaincre les démons mais ceux-ci resteront en la mémoire.

Cette épopée de « mythologies personnelles » vient se confronter aux grands « mythes immémoriaux » (Graal) un seul mouvement emporte les hommes, les animaux, la nature « chacun dépend des autres et l'ignore ». Le bonheur est fragile, se brisant sur les angoisses, les peines des « blanches filles amoureuses. »

Soufflant le chaud et le froid, donnant le bonheur ou la désolation, Powys attise notre espoir : « Il fallait chasser de ces lieux, extirper par la racine, tous ces mensonges religieux, écœurante douceur à la face du monde !... La fausse tendresse des mandragores avait anesthésié les cerveaux au long des générations. »

---

(1) — Quatre volumes : « Le Testament », « La Crucification », « Le Miracle », Le Déluge », Ed. Gallimard.

## IV — *SEUL, SEUL, SEUL*

Le Powys « d'Apologie des sens » (2) est un peu le Nimier « d'Amour et Néant » (3) chacun synthétisant leurs grandes préoccupations en la forme d'essai philosophique.

Avec une ardente apologie du moi l'auteur proclame son attachement à la suprématie du moi, avec en filigrane une belle leçon d'humilité. Remarquable plaidoyer en faveur du pouvoir de l'intérieur, il contient également un tableau complet des obsessions, des lignes de force de l'univers de John Cowper Powys. Univers où il affirme la valeur de l'acte « gratuit », ce qui l'oppose au monde moderne à finalité dite économique. L'homme y est posé en constant défi face aux éléments, aux forces qui guident le monde, avec un respect fanatique de la vie sous toutes ses expressions. Volonté de bonheur, recherche d'une jouissance subtile « en associant l'extase que nous donnent les moments les plus magiques de notre vie, avec le sentiment d'être seul en suspens dans le vide », la solitude de Powys permet l'interrogation et la connaissance du moi, elle efface toutes les barrières entre le dehors et le dedans.

---

(2) — « Apologie des sens », Ed. J.-J. Pauvert, 1975.
(3) — « Amour et Néant », R. Nimier, Gallimard, 1951.

# PROPOS DE TABLE DE HITLER en son GRAND QUARTIER GENERAL

## *HITLER TEL QU'IL FUT*

par le Dr Henry PICKER.

*Le numéro d'octobre de* Nation Europa, *la revue de Peter Dehoust, contient un compte rendu fort intéressant dû à la plume du Dc Gustav Jonak, du livre — absolument inconnu en France — de Henry Picker : Hitlers Tischgesprache Im Führer Hauptquartier : « Propos de table de Hitler, tenus en son Grand Quartier Général — Hitler tel qu'il fut », où ce témoin oculaire nous relate son expérience* (500 *pages grand format, Seewald éditeur,* 48 *DM*).

*La presse internationale est unanime à souligner l'intérêt de l'ouvrage : ...« Document sensationnel de la plus haute importance »... Der Spiegel (Hambourg). ...« Un document unique »... Die Weltwoche (Zurich)... ...« Une irremplaçable source de renseignements de première main »... Studentenzeitung (Berlin).*

*Nous donnons ci-dessous des larges extraits de l'article du Dr Jonak.*

BUXIERES D'AILLAC.

L'auteur est le *Dr Henry Picker,* Allemand et spécialiste de droit administratif, fils du sénateur Daniel Picker qui eut dans les années trente, le privilège d'aider à l'essor du national-socialisme dans la région de Wilhelmshaven. C'est chez les Picker qu'Hitler descendait lorsqu'il venait en tournée dans la région.

On sait que le GQG fut d'abord établi à la Brêche-au-Loup (Wolfschanze), près de Rastenburg en Prusse Orientale (21 juin 1941 — 16 juillet 1942), puis près de Winnitsa en Ukraine. Il comptait au total 26 membres permanents. Au cours des repas de midi et du soir, Hitler avait coutume de donner son avis sur de nombreuses questions (les questions militaires restant exclues), et ceci avec la plus grande simplicité. L'auteur note qu'Hitler acceptait fort bien la contradiction, à condition qu'elle soit étayée par des arguments sérieux. Il est indubitable que ces conversations servaient au chancelier à mettre au point ses pensées, pense Spicker.

C'est uniquement ses compétences en matière de droit qui valurent à Picker cette affectation momentanée, et son témoignage couvre la période du 21 mars 1942 au 31 juillet 1942. Il fut « Oberregierungsrat » à la Wolfschanze, chef de service en quelque sorte.

Ce qui a fortement frappé notre auteur, c'est la merveilleuse façon dont Hitler savait simplifier les problèmes les plus ardus, aptitude souvent notée par d'autres auteurs d'ailleurs.

Ne pouvant conserver la totalité des propos de table du chancelier, Spicker lui demanda et obtint — l'autorisation de rédiger des fiches qui pourraient être publiées seulement la guerre terminée.

Les notes couvrent donc la période 21 mars — 31 juillet 1942, date à laquelle Picker reçut une autre affectation.

Les propos de table embrassent une foule de sujets pris dans des domaines aussi divers que la politique sociale, l'histoire, l'art, la politique extérieure, la famille, la vie religieuse, et l'on pourrait continuer l'énumération.

L'auteur utilise en outre dans son ouvrage des sténogrammes réalisés par le Ministerialrat le haut-fonctionnaire (un genre de chef de division) *Heim* couvrant eux la période du 21 juillet 1941 au 11 mars 1942.

Enfin, dans l'édition de Seewald, on trouve encore deux documents fort intéressants : les discours secrets tenus le 23 octobre 1937 devant les instances du parti (affaires poli-

tiques et le 30 mai 1942 (affaires militaires), sans compter bien d'autres documents politiques que le Dr Picker tire de ses notes.

L'accent est mis par exemple sur le fait que le chancelier Hitler, désireux de mener envers l'U. R. S. S. une politique à la Bismarck, envisageait comme possible un règlement pacifique du contentieux germano-russe (en signant une série de traités économiques, etc...).

Hitler enfin — on ne saurait trop le souligner — fut victime du fameux amiral *Canaris* (dont l'action fut pour beaucoup dans la défaite finale), et Picker le souligne avec force. On connaît mal en France l'étendue des ravages faits par l'action du petit amiral, décrite pourtant dans divers ouvrages historiques allemands. Ndt). Hitler n'était nullement ce spadassin et ce reître monté en épingle par de nombreux journaux... C'était un chef humain.

*
**

## *LES MÉMOIRES D'UN FASCISTE*

de Lucien REBATET.

Le tome 2 des *Mémoires d'un Fasciste*, la suite des *Décombres*, aurait pu s'appeler *Journal d'un homme occupé*... Rebatet confirme les dons éclatants qu'il avait pour la chronique, les choses vues — plutôt que pour le roman comme il s'en persuade encore tout au long de ce récit, imprégné qu'il était sans doute depuis sa jeunesse par le mythe très XIXème siècle de « l'artiste ».

Il y a de grands moments dans ce volume, hélas ! interrompu par la mort — et qui ne sont nullement inférieurs aux *Décombres :* la tragi-comique commémoration de Mozart à Salzburg (Rebatet y entrevoit Goebbels et Von Schirach) au moment où filtrent les premières mauvaises nouvelles du Front de l'Est ; la souricière qui se referme sur les collaborateurs en 44 ; la pérégrination solitaire de l'auteur à travers la Rhénanie bombarbée et son peuple admirable, bien modeste voyage en regard de l'odyssée célinienne, mais plus exact aussi. Et vingt portraits au vitriol, des amis comme des ennemis (car Rebatet a la dent dure avec tous) dont je retiendrai seulement celui de Claude Roy puisque l'éditeur (1) l'a comme par hasard oublié dans l'Index des noms propres :

« Il était, en 1937, le benjamin de notre équipe, notre poussinet, notre blondinet frisé, écrivant à *Je suis partout* des articles littéraires anodins, attendrissants et émerveillés... Quelque temps après Munich, il devait faire son service militaire et il était amoureux. Il me supplia de le faire affecter dans la région parisienne. Par un de mes vieux amis, j'avais pu le faire incorporer, à sa grande joie, et quel flot de gratitude ! au 503ème régiment de chars, où les officiers, presque tous nos lecteurs, l'avaient reçu à bras ouverts. Pour être vivement déçus par ce conscrit nationaliste multipliant les sottises, se laissant prendre à copier au concours des officiers de réserve dont on l'avait exclu avec bruit...

« A l'annonce de l'armistice, il s'était mis à sauter en battant des bras et en criant : « Je suis vivant ! Je suis vivant ! »... Il avait surgi avec de faux pansements au *Petit Parisien,* dans le bureau de Laubreaux, qui l'embrassait, le

---

(1) Malgré la perspective d'une opération encore plus rentable que ses collections pornographiques, Jean-Jacques Pauvert semble être un peu affolé : il « oublie », dans la notice de la jaquette qui s'achève sur une magnifique faute d'orthographe, que Rebatet a tout de même collaboré 14 ans à **Rivarol** (plus longtemps qu'à JSP) ; un papillon assez ignoble a été collé in extremis sur la page de garde ; le ridicule n'en est dépassé que par la mention, dans un Index outrageusement bâclé, de **Marion** (Abel), croisement assez fantastique de Paul Marion et d'Abel Bonnard. Je passe sur les coquilles plus banales.

nourrissait, l'abreuvait et l'expédiait dare-dare en zone non occupée, loin des patrouilles feldgrau, muni d'argent et de faux papiers...

« J'avais quitté un garçon gentil, chaleureux, trop peloteur, courbé jusqu'à l'obséquiosité devant l'autorité et les talents encore fragiles de ses aînés. Je retrouvais (début 1943) un censeur arrogant, me traitant de haut... Je n'étais pas étonné de cet état d'esprit chez un rédacteur appointé deuis trois ans par la radio de Vichy — tout de même dans les services de Philippe Henriot, du très collaborationiste Paul Marion — et qui n'avait jamais depuis ces trois ans adressé un signe. Mais j'ignorais encore — que n'ignorions-nous ! qu'il avait découvert le catéchisme marxiste sous les ailes du ménage Aragon. »

Rebatet n'a pas craint, lui, de restituer telles quelles les passions qu'il éprouvait en 1943 ou 1944. Il regrette seulement d'avoir « méconnu la puissance industrielle des Etats-Unis, leur faculté d'improvisation hardie. » Il est certain que seule une appréciation prophétique de cette puissance pouvait justifier politiquement le refus de la collaboration. En fait, très rare sont les partisans des Alliés qui ont agi politiquement, en estimant que les Etats-Unis non seulement vaincraient l'Allemagne, mais encore possèderaient à temps « l'arme secrète » pour empêcher les Soviets d'imposer leur loi à l'Europe entière. La plupart de ceux qui reprochent à Rebatet son attitude « passionnelle » ont eux-mêmes choisi leur camp par passion gaucharde ou étroitement nationaliste, ou alors par distraction.

En tout cas, sa prétendue passion nationale-socialiste n'aveugle nullement Rebatet sur les Allemands, dont il a toutes les peines à trouver un spécimen franchement sympathique. Et il a des formules qui rappellent celle qu'un personnage de José Cabanis, dans « La Bataille de Toulouse » (1966) prête à Brasillach en 1942 : « Ils sont bêtes à manger leurs pieds, et dans dix ans, la guerre finie, nous en ferons ce que nous voudrons ; mais un peuple qui s'est relevé comme il a fait, qui a battu tout le monde, et tient toute l'Europe, on peut lui tirer son chapeau. »

Sur la cassure qui se produisit en 1943 dans la rédaction de *Je suis partout* entre les « durs » et les modérés (Brasillach, Poulain, Blond), Rebatet apporte quelques lumières qui confirment et précisent les excellentes analyses de Pierre-Marie Dioudonnat dant « J. S. P. 1930-1944, Les maurrassiens devant la tentation fasciste » (La Table Ronde). Le conflit opposant Lesca, qui briguait le titre de directeur, et Henri Poulain, le gérant, aurait été déterminant, cristallisant les différents politiques somme toute minimes. Entre l'amitié de Brasillach et les « bravades » de Cousteau et Laubreaux, Rebatet fut déchiré plus qu'on ne l'aurait cru. A Brasillach, il reproche seulement de n'avoir pas été jusqu'au bout de la logique de sa politique moins extrémiste, qui aurait consisté à se mettre en réserve, pour l'avenir, en Espagne, comme le bruit en avait d'ailleurs couru un moment. Mais c'eût été un choix peu glorieux. Brasillach est peut-être mort d'avoir trop aimé Corneille...

François LECOMTE.

# LES LIVRES DU MOIS

*JEAN-LOUIS TIXIER VIGNANCOUR*, « DES REPUBLIQUES, DES JUSTICES ET DES HOMMES », Editions ALBIN MICHEL, 410 pages.

« Le personnage de Cassandre est éternel et subit toujours un injuste destin. J'en ai fait l'expérience. Les Français n'ont pas changé depuis César. Ils s'exaspèrent à cours terme, mais refusent d'éprouver des inquiétudes légitimes à l'égard de l'avenir plus ou moins proche. Ils sont dépourvus de la volonté de voir, donc de prévoir. Le tilleul de Giscard. La verveine de Mitterrand. A l'extrême rigueur le grog de Marchais. Mais il convient d'en retirer le rhum. Des tisanes, pas de reconstituants. Pas de discours vibrant, encore moins martiaux. Des causeries « au coin du feu » comme pour les malades. Le civisme s'endort : ne le réveillez pas. Ainsi s'assoupit un peuple qui fut grand et qui pourrait encore le redevenir s'il le voulait, mais il semble ne plus pouvoir vouloir. »

Cette opinion pessimiste est la conclusion que Jean-Louis Tixier Vignancour tire de presque un demi siècle de vie publique. Ce livre de mémoires, apportant très souvent une explication inhabituelle de certains événements, couvre trois républiques, dont deux trépassèrent dans l'anarchie politique la plus totale. Quant à la dernière, qui vit en sursis depuis quelques dix années, elle ne se prolonge qu'à force d'artifices, de compromis et de médiocrité. Si elle n'est pas encore morte, c'est que personne n'a encore de quoi lui payer un cercueil.

Elu député de la circonscription d'Orthez lors des élections législatives de 1936 qui enverra au Palais-Bourbon l'assemblée de la défaite, maître Tixier Vignancour va être invalidé pour des raisons inconsistantes mais sera renvoyé triomphalement à Paris par ses électeurs. Sa famille, ainsi que celle de sa femme, le préparaient à cette fonction puisque députés et sénateurs se retrouvent dans les antécédents. Comme beaucoup d'hommes de sa génération, il fourbira ses premiers arguments politiques lors de la journée de 6 fé-

vrier 1934, réaction violente d'un peuple en colère, « révolte simple et dure de l'honneur de la France ». La France est d'ailleurs l'une de ses passions. Sûrement guidé dans ses jugements et ses appréciations sur les hommes par Léon Bérard, cette grande figure de l'humanisme français du XXème siècle, son « bon maître » comme il l'appelle, il devine les dangers qui approchent et dénonce les incapables qui font profession de gouverner égoïstement ou aveuglement. Mais la malédiction divine voulut que personne ne crut Cassandre.

Sa formation d'Action Française a préparé maître Tixier Vignancour à connaître les vices naturels de la démocratie parlementaire et à ne se faire aucune illusion sur l'indépendance des partis politiques, malgré des proclamations indignées, vis à vis des puissances de l'argent et de celles de l'étranger. C'est ainsi qu'il règle son compte au Parti communiste, dit français, en rapportant un fait précis qui lui fut raconté par Pierre Laval en mars 1940. Alors qu'il était à Chateldon fin mai 1936, le futur chef du gouvernement du maréchal Pétain reçut la visite de l'ambassadeur d'Union Soviétique, accompagné de Molotov, qui lui proposa de prendre la tête du Front populaire car Staline n'avait absolument pas confiance en Léon Blum, « un rêveur incapable dit l'ambassadeur. Un juif, ajouta Molotov, ce qui n'est bon ni en France, ni en U. R. S. S. Pierre Laval objecta que sa politique jusqu'en janvier 1936, avait été la cible du Front populaire à l'exception justement de sa politique extérieure... Détrompez-vous, lui répondit Molotov. Dans quelques jours, le Parti communiste prendra un virage destiné à ouvrir le Front populaire à tous les Français de bonne volonté... Quinze jours environ après, c'était le discours (de Thorez » sur le « Front des Français ». Voici une information de taille qui devrait bien quand même gêner les entournures de quelques-uns.

« A la veille du 10 mai (1939) l'historien constatera que le monde est partagé entre trois idéologies : le communisme, le national-socialisme et « les grandes démocraties ». Deux idéologies dures et fanatiques. Une idéologie flasque, indécise et désunie par des appétits divergents et des con-

currences commerciales. Deux idéologies ascétiques, riches d'esprit de sacrifice, conquérantes, symbolisant une totale rupture avec les philosophies traditionnelles. « Elles représentent » diront Gabriel Péri et Goebbels pour l'autre, « la jeunesse du monde ».

S'il est un point sur lequel presque tout le monde s'accorde, c'est bien celui concernant « la drôle de guerre » qui fut l'exposition honteuse à la terre toute entière de la stupidité incurable de nos administrations civiles et militaires. Maître Tixier Vignancour ne dit pas plus de son expérience guerrière que ce que bien d'autres on écrit ou raconté avant lui. L'armistice était inévitable, elle était même nécessaire afin que les Français, complètement ahuris par cette défaite dans laquelle tout le monde avait perdu la tête mais que certains avaient pourtant prévue, puissent enfin reprendre leur souffle, n'en déplaise au matamore Paul Reynaud et à ses rotomontades. De Gaulle est bien loin des préoccupations des Français et Maître Tixier Vignancour démontre qu'il était impossible que le fuyard de Londres puisse prononcer son discours « historique », le jour du 18 juin.

Responsable de la radio et du cinéma en 1940, Jean-Louis Tixier Vignancour va démissionner de ce poste, qui le passionne, en mai 1941. Il rejoindra la Tunisie où il reprendra sa profession d'avocat.

Inéligible du fait des mesures prises par les libérateurs-épurateurs de 1944-1945, Jean-Louis Tixier Vignancour va redevenir Maître Tixier Vignancour. Il réussira à faire amnistier Louis-Ferdinand Céline dans des circonstances réjouissantes pour des esprits amateurs de tromperies intelligentes. Si les partisans des bûchers « purificateurs » se sont mordus les lèvres, et j'espère jusqu'au sang, la littérature française qui traînait sa pauvreté depuis des années comme la lèpre accepte ses plaies, aura, par ce geste d'habile intelligence, recueilli quelques nouveaux textes que le solitaire de Meudon n'aurait jamais pu composer dans le froid aseptisé, organisé par les huguenots de Copenhague.

Je ne parlerai pas longtemps des dernières années évoquées. Je commençais à peine à être un homme. J'ai suivi les

procès de la nouvelle épuration gaulliste où, sous le prétexte de l'intérêt national, il est interdit aux hommes d'honneur de dénoncer les mensonges des gens des factions. Les élections présidentielles de 1965 m'ont vu mêlé aux différentes aventures de nuit où nous devions affronter les polices des Partis et celles de César. On s'en est fort bien tiré et je conserve, de toutes ces distractions nocturnes, d'excellents souvenirs. T. V. était l'admirable défenseur des hommes de l'Algérie française. Il ne s'agit pas de ma part d'un compliment banal car, mes amis et moi-même, nous y avons cru. Mais à un tel point que nous aurions abandonné beaucoup de choses.

Tixier Vignancour est un avocat qui retrouve très souvent, au fond de lui-même, les accents de la Vendée persécutée et contre-révolutionnaire auxquels s'ajoutent les compromis du roi de Navarre. Le nationalisme semblait renaître, mais il flottait au-dessus de l'esprit de Maurras des préoccupations de conseil général. On ne peut pas tout mélanger.

Jean-Paul ROUDEAU.

*BRIGITTE FRIANG*, « LA MOUSSON DE LA LIBERTE », Editions PLON, 310 pages.

Le livre de Brigitte Friang devrait nous écorcher vif ; il devrait faire honte à tous les pays occidentaux qui, volontairement ou par demis-égoïste ou calculée, par lassitude ou simplement par de prudents silences, ont permis l'élargissement des terres à Goulag avec un air de dire : « et puis après tout, pourquoi se casser la tête puisque ce n'est pas chez nous. » Mais le pire dans l'affaire est que l'Occident n'a pas honte.

Cette guerre de trente ans connut d'abord sa période française. Inutile de s'y étendre. On en sait les origines, les développements et la fin lamentables. Les Américains, tout heureux d'un départ auquel ils ne sont pas tout à fait étrangers, misèrent d'abord sur Diem qu'ils ne tardèrent pas à lacher. Tout le reste n'est qu'une collection de bévues, de

maladresses, d'incurie politique manifeste due très souvent, trop souvent sans doute au soucis de plaire aux électeurs et élus ce qui permet de toucher du doigt l'une des maladies mortelles de la démocratie. Les accords de Paris furent pires que ceux de Genève en ce sens qu'ils ne prévurent rien pour ceux qui refusaient la dictature sanglante du communisme. Mais, dans un cas comme dans l'autre, des populations entières furent sacrifiées, c'est-à-dire en sacrifice aux vainqueurs. La radio de Hanoï dénonce Duong van Minh, l'accuse d'être un fantonche, ce qu'il était en effet depuis longtemps ; elle officialise « ce dont on n'aurait plus dû douter depuis le 9 mars, à savoir que les armes ayant parlé, la loi du plus fort sera appliquée. Comme à l'accoutumée. »

Et maintenant plus personne ne s'agite. Le silence s'étend sur le Vietnam comme l'ombre de la mort : les protestataires ont perdu leur voix et les pétitionnaires d'habitude égaré leur plume. Et pourtant, c'est maintenant qu'il faudrait qu'ils agissent, mille fois plus qu'hier !

Brigitte Friang nous donne en témoignage le journal de Huynh Tran Duc qui constitue la majeure partie de cet ouvrage. Peu avant la chute de Saïgon, Duc va abandonner l'excellente place qu'il occupait aux Etats-Unis pour, dans un moment d'enthousiasme romantique, se mettre au service du nouveau régime. Il va tomber de bien haut ainsi qu'il l'explique dans ce journal d'un « libéré ».

Notés au jour le jour, toutes les déceptions, tous les rêves vite effacés par la pénible et incroyable réalité seraient à citer. Il s'agit d'une nouvelle pièce à verser au dossier, déjà épais, du quadrillage physique et de l'encadrement idéologique des masses une fois que les communistes ont le pouvoir bien en main. Quelques soient les pays, quelques soient les latitudes, les moyens sont toujours les mêmes. Les preuves sont aujourd'hui suffisamment nombreuses pour que l'on puisse en douter, et ceux qui en doutent encore sont, soit des complices, soit des sots.

Je puise au hasard des journées vécues, qui ne sont que des répétitions d'ignominies sanglantes quand le grotesque ridicule cède le pas au goût assassin.

« Libéré peu avant le Têt, un officier de l'ancien régime a été arrêté quelques jours plus tard. Conduit dans son village d'origine, il a été condamné à mort par un tribunal populaire et exécuté sur la place publique par éventration au poignard, méthode fort en honneur dans les règlements de compte des divers partisans pendant la guerre. Une autre méthode très appréciée avait été appliquée à un autre ancien officier de police, toujours en province. Il a été enterrée vivant devant la population rassemblée. Mais comme la fosse préparée était trop courte, il a fallu commencer par le délester de la partie inférieure de son individu. Lui couper la tête n'aurait pas été satisfaisant puisqu'il n'aurait pu apprécier l'intérêt de la procédure. Cette seconde anecdote macabre ne m'est pas parvenue directement. Mais j'ai toute confiance dans la personne qui me l'a rapportée. C'est un révolutionnaire frénétique qui la trouvait des plus divertissantes... Toujours au nom de la liberté, les SGP des 12 et 14 novembre ont publié des listes de traductions interdites d'auteurs étrangers. Parmi eux : Soljenitsyne, Pasternak, Caldwell, Koetsler, Radiguet, et même Françoise Sagan et Jean Bruce. Il y a quelque temps, des livres vietnamiens ont été également interdits. Il s'agit, pour la plupart, de romans d'amour « démoralisants ».

Et je pourrais multiplier les exemples.

Pourtant, quelque part au Vietnam, des mouvements d'opposition clandestins apparaissent, une armée secrète de résistance se construit. « La résistance aurait introduit, dans Saïgon, au cours des deux dernières semaines (récit du 9 février 1976), la valeur d'un bataillon. Ces hommes, pour la plupart déguisés en bodoïs ou en policier nouvelle manière et dont une quinzaine aurait déjà été arrêtée par la Sûreté, aurait pour mission d'assassiner les membres du GRP, les cadres et les collaborateurs. » Mais qui tire les ficelles ? Les Américano-soviétiques n'essaient-ils pas encore de s'amuser à la petite guerre par nations intermédiaires, souffrantes sans doute, mais indispensables à leurs jeux ?

Brigitte Friang a écrit un livre pour l'avenir. Je lui donne rendez-vous dans deux ans.

Jean-Paul ROUDEAU.

## *ROLAND GAUCHER*, « MONSEIGNEUR LEFEBVRE : COMBAT POUR L'EGLISE », Editions ALBATROS, 260 pages.

Maurice Bardèche écrivait récemment dans cette revue, que c'est « le renversement de la loi naturelle, la menace de l'avènement des idéologies obligatoires que les fidèles de Mgr Lefèbvre sentent confusément. Ce qu'ils affirment, c'est leur conviction qu'il n'y a pas de fatalité politique et que les hommes peuvent résister aux maladies du siècle. Ce qu'ils défendent, c'est leur droit au for intérieur, à la vie individuelle, à la liberté en rejetant les contraintes que les inspecteurs de la catholicité veulent imposer à leur conscience. » Cette opinion résume parfaitement l'action entreprise par Mgr Lefèbvre, son courage et son opposition affirmée à la dictature imbécile de quelques faux meneurs qui, bien avant le Concile Vatican II, préparaient le désordre dans un but que l'on commence seulement aujourd'hui à deviner.

Qui aurait pensé, il y a quelque vingt années, qu'un évêque dont la foi honnête, profonde et sincère, dont les qualités missionnaires étaient alors unanimement louées, se verraient maintenant rejeter par la hiérarchie officielle ?

C'est ce que Roland Gaucher nous explique simplement, sans se lancer dans des arguments de théologie. Il rapporte les faits, des faits inquiétants qui remontent à l'origine même de ce concile car ce qu'il est convenu d'appeler maintenant l'affaire Lefèbvre trouve bien son origine dans ce sinistre concile et sa préparation, au moment où théologiens et prélats des pays des bords du Rhin se concertèrent pour, profitant de la faiblesse d'un pape ne sachant plus dans quelle encre tremper sa plume d'enseignement, lancèrent une grande offensive de destruction de l'Eglise en introduisant dans la morale catholique des notions aussi

---

(1) « Défense de l'Occident », (Septembre-Octobre 1976, Nº 141).

(2) De nombreux ouvrages ont été publiés depuis. J'en parlerai prochainement dans le cadre d'une chronique.

absurdes et condamnables que le relativisme religieux, le libéralisme.

Depuis des siècles, depuis le reniement de Pierre, les assauts avaient été nombreux mais les papes, si détestables que certains fussent sur le plan de leur personne, avaient toujours su maintenir, par une espèce de conscience de la responsabilité dans laquelle il ne faut pas nier l'intervention de la Providence divine, l'intégrité de l'enseignement. L'homme oubliait ses passions derrière la connaissance de sa mission publique. Entouré par des hommes douteux et troubles, comme l'inquiétant Bugnini et tous ceux nourris dans le serail du modernisme et du compromis, pour ne pas dire plus, le Pape Paul VI ne sait plus contrôler ses passions, ne sait plus les dominer ou ne sait plus s'en débarrasser lorsque le moment l'exige.

Monseigneur Lefèbvre a pris le flambeau sacré de la résistance aux compromis pourris, aux mensonges de la hiérarchie et aux arbitraires disciplinaires. Ce n'est pas du temps perdu, même s'il sait que de mauvais jours se préparent pour lui-même et ceux qui croient encore à un ordre divin. En effet, les ennemis sont bien dans la place, et le sont même bien, n'entendant pas courber la tête sans se battre. Mais, « tel un sourcier (Mgr Lefèbvre) a fait jaillir une France catholique, devenue souterraine ».

Le livre de Roland Gaucher, le premier paru, est indispensable pour comprendre ce « combat pour l'Eglise ».

Jean-Paul ROUDEAU.

*PIERRE CHAUNU, GEORGES SUFFERT,* « LA PESTE BLANCHE : Comment éviter le Suicide de l'Occident », Editions GALLIMARD, 265 pages.

L'Occident se meurt, gangréné par « la peste blanche », c'est-à-dire « la désespérance généralisée, l'indifférence à la vie, l'égoïsme présenté comme le plus raffiné des beaux arts. » Depuis plus d'un siècle, de nombreux philosophes et romanciers, du haut des falaises de leur sagesse fabriquée ou de leur imagination divinatoire, assistent à la chute

de ce monde qui n'en finit pas de tomber, ce qui prouve qu'il a quand même la vie dure. On se souvient du cynisme de Renan, du déracinement de Barrés et du dangereux goût de la mort chez le Maurras des premières années. Nous n'avons plus aujourd'hui que des « écologismes obscurantistes » comme le dit très bien Pierre Chaunu.

Mais il faudrait peut-être qu'avant de continuer, je précise que ce livre est un dialogue, écrit à la manière de certains discours platoniciens, entre Pierre Chaunu et Georges Suffert. L'un et l'autre sont connus et il n'est donc pas utile de les présenter. Ils ont tous les deux une conception du gouvernement des hommes et de celui des cités qui choquent les idées à la mode.

L'historien Pierre Chaunu se réfère à l'enseignement du passé, se souvenant peut-être de ce vieux principe scolastique : « historia magistra vitae ». Or, une « génération sans mémoire vient d'apparaître » ou plutôt, une génération où la mémoire s'efface lentement. Il constate autre part que tous les grands moments de notre abaissement correspondent à des chutes démographiques, c'est-à-dire à des époques où l'enfant est oublié. Et si nous sommes en pleine décadence, c'est que nos contemporains et les quelques générations précédentes ont depuis bien longtemps perdu le goût de l'humanisme. « Mais les vivants ont rarement le sentiment d'une catastrophe à part les périodes de guerre : percevoir un déclin régulier est presque impossible. »

Le journaliste Georges Suffert, observateur lucide et impitoyable de ce monde qui erre, exerce son jugement sur les faits immédiatement saisissables : le refus facile des valeurs les plus fondamentales, le manque de courage et de persévérance qui se traduit au travers du développement insensé des villes, « la naissance d'une ignorance sacralisée » comme ce fut le cas en mai 1968. C'est ainsi que Rome a commencé à mourir alors qu'elle se croyait au faîte de sa gloire. Auguste fut le départ prestigieux de son déclin.

La peur et l'angoisse ont remplacé la sagesse et chacun n'aspire plus qu'à vivre le moment en se fichant de quoi seront fait les lendemains. Les événements qui se succèdent

de plus en plus vite depuis vingt ans n'encouragent pas à la prudente réflexion, qu'il s'agisse des menaces de l'Est, du chantage exercé par les producteurs de pétrole, des attaques de notre sotte conscience humanitariste par les dirigeants des pays du tiers monde qui savent très bien profiter d'un argent qsi nous coûte de plus en plus cher, par leur faute ; de l'anarchie qui règne toute puissante dans la maison du successeur de Pierre. Tout ceci semble nous prouver que les quelques sursauts qui apparaissent dans certains endroits du monde n'ont pas plus d'importance que des barbotis d'enfants dans les bassins des jardins du Luxembourg.

Alors, « des millions d'hommes assemblés, qui font et défont les civilisations, regardent passer les guerriers avec la lassitude et la frayeur d'hommes qui savent, de toute immémorialité, qu'on ne peut pas grand chose contre la foudre et qui, négligeant les sempiternels fabriquants de ruine, recommencent, génération après génération, à reconstruire la cité des hommes. »

Mais la partie n'est pas encore tout à fait perdue car il reste toujours au fond de l'homme d'incroyables capacités de sursaut et de résurrection, s'il sait s'y prendre à temps. Pierre Chaunu et Georges Suffert pensent qu'il existe encore quelques chances, non pas seulement de survie comme celles d'un accidenté grave qui ne se maintiendrait que dans un état grabataire, mais des chances réelles de renouveau si l'on est capable de retrouver le chemin des trésors perdus. Et ils ne sont pas très loins, ces trésors, on peut encore les dépister, comme dans un rêve peut-être, mais « ce sont les rêves qui font l'histoire ». Ces richesses indispensables ? Elles sont le rétablissement de ce que j'appellerais la morale naturelle, l'affirmation de la famille comme cellule essentielle de la société, la restauration de l'intelligence qui est la capacité de comprendre, la dénonciation du libéralisme outrancier provoquant les pires ruines et le refus du malthusianisme destructeur de civilisation.

Les champs sont immenses et les ouvriers peu nombreux. Mais... qui sait ?

Jean-Paul ROUDEAU.

## *UN GENOCIDE COMMUNISTE : LES KHMERS ROUGES AU CAMBODGE* (d'après Bernard Hamel — *De sang et de larmes,* Albin Michel, éditeur).

Le reportage de Bernard Hamel est un effroyable document qu'il faut lire et méditer. Une ville de deux millions d'habitants entièrement vidée de sa population en 24 heures ; une population toute entière, non pas une « classe exploiteuse », mais tout ce qui avait connu une vie non communiste et qui pouvait s'en souvenir, déracinée, réduite en esclavage, égorgée, des milliers de cadavres pourrissant dans les rues et dans les rizières, tout le monde, hommes, femmes, enfants, abattus comme des bêtes à tout instant, pour rien, simplement parce qu'ils étaient des « ennemis de classe » qui devaient disparaître, voilà ce que contient ce mot de *génocide,* si souvent employé à tort et à travers par des propagandes hypocrites et qui, pour la première fois, prend vraiment tout son sens, voilà ce que nous apprend ce recueil de « choses vues », voilà ce que veut dire l'*élimination des ennemis du peuple* qui est le vrai dénouement de la « lutte des classes ».

Que ceux qui croient au communisme rose lisent ces pages terrifiantes qui rompent le silence de notre « grande presse », si discrète sur les « bavures » des « libérations ». Qu'ils lisent et qu'ils comprennent. Parce que nous n'avons jamais connu, parce que nous n'imaginons même pas ces scènes d'horreur, nous n'avons aucune idée de ce que peut être le déchaînement de la bestialité idéologique. Ces descendants de Gengis-Khan nous donnent un salutaire avertissement. Dans toutes les races qui sentent encore la bête humaine, il y a des Khmers rouges comme à Pnom-Penh. Toute populace à laquelle on donne la liberté de tuer s'en repaît avec sauvagerie.

Vaincre, c'est aujourd'hui remplacer une population par une autre comme on fait une transfusion de sang. Tous, parce que nous avons connu la civilisation, nous sommes ce sang vicié qu'il faut remplacer. Ne croyons pas que l'armée rouge soit composée d'honnêtes Bavarois qui nous aideront à traire les vaches. La France et l'Allemagne tout entières seront, si nous ne savons pas les défendre, un gigantesque Pnom Penh. Avec l'armement moderne est-il vraiment plus difficile d'éliminer cinquante millions de personnes que d'en éliminer cinq ? Nous aurions bien tort de faire ce pari.

*Le Gérant :* Maurice BARDECHE

N° Commission Paritaire : 26501

Imprimerie Nouvelle — 79100 THOUARS

Dépôt Légal : Janvier 1977

COMITE DE DIFFUSION DE

« *DEFENSE DE L'OCCIDENT* »

DANS LA REGION PARISIENNE

ESSONNE : Comité de Diffusion de « *Défense de L'Occident* » dans l'Essonne — C. O. INITIATIVE 91 W — B. P. 4 — 91570 BIEVRES.

HAUTS DE SEINE : Comité de Diffusion de « *Défense de L'Occident* dans les Hauts de Seine — 3 bis, rue Silvy — 92000 NANTERRE.

PARIS 14ème et 15ème : Comité de Diffusion de « *Défense de L'Occident* » PARIS 14ème et 15ème — C. O. APAC 14e - 15e — 95, rue de Lourmel — 75015 PARIS.

(Permanence tous les vendredis à 21 heures).


## *PETITES ANNONCES*

**Participation aux frais : 3,50 F la ligne** (56 signes)

## *PUBLICITÉ*

La page de couverture : **250 Frs + taxe**
La page intérieure : **200 Frs + taxe**
La demi-page intérieure : **125 Frs + taxe**

**Numéros anciens de Défense de l'Occident :**

Première série (1948-1960) : chaque N° 15 Frs

Deuxième série (1960-1975) : chaque N° 15 Frs

Tarif spécial pour quelques numéros devenus très rares

***Complétez dès maintenant vos collections***

●

Liste des numéros spéciaux de **Défense de l'Occident** actuellement en vente (chaque numéro fascicule : 15 Frs h. t.) :

L'Heure des paysans (1963).
La Jeunesse (1964).
Drames et problèmes de l'Afrique (1965).
Où mène le gaullisme (1967).
L'Agression israélienne et les conséquences (1967).
Les Nouveaux communistes (1968).
Le Rideau de fer bouge (1968).
La Comédie de la révolution (1968).
Les Fascismes inconnus (1969).
Le Fascisme dans le monde (1970).
La croisade antibolchévique, fascicules I, II et III (1974).
La Droite vue d'en face (1975).
Le Souvenir de Robert Brasillach (1975).

---

**Pour établir des séries complètes, la Direction de DEFENSE DE L'OCCIDENT rachète au prix de 30 F. l'ex. les Numéros suivants :**

**1ère série : Numéros 1, 50/51, 53.**

**2ème série : Numéros 2, 3, 5, 6, 7, 33.**

**Nous écrire pour faire des offres.**